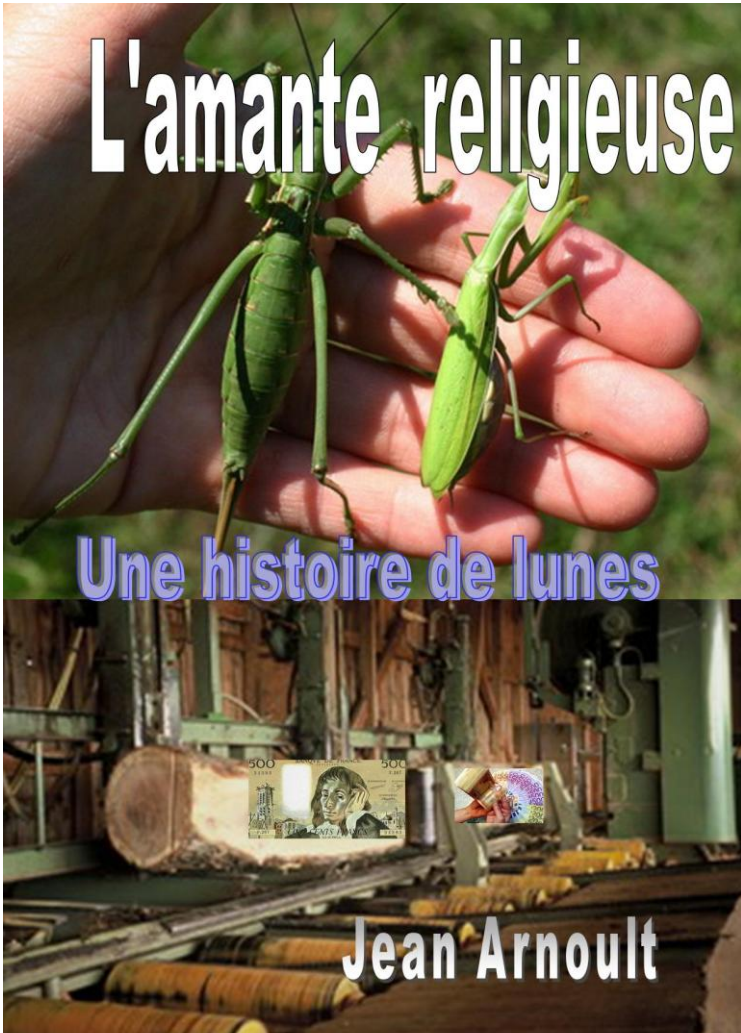


^l'amante religieuse



^l'amante religieuse

***La Mante
Religieuse***

Jean ARNOUMT

^l'amante religieuse

Une mante religieuse est un insecte aux pratiques curieuses qui, comme l'araignée, n'hésite pas à croquer ses amants après l'accouplement. Elle dévore avidement ses victimes d'une façon qui nous paraît cruelle car ses mandibules ont une puissance incomparable. Elle est capable de broyer les carapaces d'insectes les plus durs. La nature est féconde en curiosités de ce genre et elle a toujours de bonnes raisons à donner pour nous montrer sa façon de s'harmoniser. Tous les insectes vous le diront, même ceux qui nous semblent les plus inutiles ou bien les plus dangereux, ils n'en sont pas moins indispensables à l'équilibre de cette merveilleuse nature. L'homme n'en finit pas d'inventer des moyens de plus en plus sophistiqués pour se débarrasser de ceux qui le gênent sans se soucier

^l'amante religieuse

de l'indispensabilité de tous les êtres vivants sur la terre. Seul l'homme n'est pas indispensable à la nature. La nature pourrait parfaitement bien se passer de lui sans en souffrir ; au contraire elle se porterait bien mieux. Si aujourd'hui notre planète porte des cicatrices, elle les doit à l'apparition de l'homme, pas à celle des animaux ni celle des plantes. Quand l'homme était encore un animal, notre mère nature se portait à merveille. Si la mante religieuse nous semble bien cruelle elle n'atteint pas, dans son comportement, le niveau de certains êtres humains. Lisez plutôt !

La petite princesse

Il était une fois, dans notre région une petite fille, nommée Edith. Elle rêvait d'un prince charmant qui la réveillerait pour l'emmener dans ses terres lui faire connaître la félicité, la vie de château, le luxe, les belles robes, la richesse et les bijoux. Elle était née dans une famille d'artisan moyen oeuvrant du matin au soir à maintenir, par le travail acharné, le fragile équilibre du budget de l'entreprise. Son père possédait une petite scierie qu'il exploitait avec quelques ouvriers et compagnons. Elle grandit donc dans cette atmosphère de lutte incessante entre les clients, les fournisseurs, les banquiers, les ouvriers et les fins de mois difficiles de toutes les petites entreprises. A cent lieues de la vie bourgeoise qu'elle imaginait pouvoir s'offrir un jour.

Les enfants qui grandissent dans l'ambiance d'une entreprise sont souvent fascinés par la facilité avec laquelle l'argent circule dans les tiroirs caisses. Par rapport aux enfants d'une

^l'amante religieuse

famille d'ouvrier moyen où seul le salaire perçu sert à faire vivre la famille, dans l'artisanat, comme dans l'agriculture, les sommes beaucoup plus importantes qui y circulent servent également à verser des salaires aux ouvriers, des charges sociales, à régler les factures des fournisseurs, la TVA, les impôts sur le bénéfice, les charges patronales et les frais généraux inhérents à la bonne marche de l'entreprise sans oublier les remboursements d'emprunt servant aux investissements. Ceci bien compté amène fatalement les gérants d'entreprises artisanales sérieuses à ne prélever qu'environ dix pour cent des rentrées d'argent pour leur rémunération propre. Cependant bien souvent la tentation est grande pour eux d'utiliser l'argent rentré pour s'offrir quelques gâteries même quand la trésorerie n'est pas réjouissante.

Le premier salaire

C'est sans doute cette ambiance qui forgera le caractère d'Edith et poinçonnera, à jamais, ses ambitions démesurées. Après quelques modestes études, assoiffée d'indépendance, elle quitta l'école et s'embaucha dans une petite usine de confection où elle découvrit vite la grisante

^l'amante religieuse

liberté de dépenser son salaire à son gré, sans avoir à en rendre compte à sa famille, tout en ne refusant pas pour autant les billets que le bon papa n'oubliait pas de lui glisser de temps à autre dans la poche toujours ouverte à cette intention. Cependant, comme ces rémunérations diverses n'atteignaient pas ses espérances, elle commença un petit jeu anodin que connaissent bien les jeunes femmes ambitieuses. Le jeu consiste à tourner autour des contremaîtres en oubliant de boutonner son corsage ou bien en usant de la minijupe, plus qu'il n'est décent, pour essayer d'obtenir un emploi plus rémunérateur ou des conditions de travail plus intéressantes ; bien plus à la hauteur de ses ambitions. Ses premiers salaires l'amenèrent à s'offrir ses premières robes, ses premiers bijoux et sa première mobylette, quand les copines de son âge n'en étaient qu'à leur première bicyclette. Cette situation d'indépendance la grisait et désormais plus rien ne saurait l'arrêter. Elle irait loin, beaucoup plus loin que son père qui végétait dans cette petite entreprise trop modeste.

Comme elle ne réussit à décrocher que quelques petits avantages sans grands intérêts, malgré ses efforts désespérés pour convaincre son entourage masculin, elle comprit qu'il lui fallait changer de

^l'amante religieuse

tactique et passer à la vitesse supérieure. Elle finit par aguicher un des ouvriers de l'entreprise de son père. Choissant Bernard, celui qui lui paraissait le plus courageux, le plus malléable à ses caprices et, ce qui ne gêne rien, fils d'un agriculteur, possédant une ferme en propriété et qu'il devra bien un jour céder à ses trois fils. Celui-ci, flatté de l'intérêt que lui portait la fille du patron, n'opposa aucune résistance à ses avances et tomba tel un fruit mûr dans les bras de la fine mouche. Edith réussit facilement à le mener à l'autel avec belle robe et force tralala. Elle commença ainsi à mener sa vie de mante religieuse comme elle l'avait toujours souhaité. Elle se sentait tellement experte à mener les hommes par le bout du nez, qu'elle était persuadée de pouvoir les mener également par n'importe quel autre bout.

Le mariage eut donc lieu en grandes pompes et les parents des deux mariés, rivalisèrent avec les dépenses de repas gargantuesque, à celui qui impressionnerait l'autre famille. C'est de tradition dans les milieux agricoles et artisanaux ruraux. Il faut à tout prix en mettre plein la vue au parti d'en face et inviter plus d'une centaine de personnes pour figurer dans le livre des records du mariage réussi. Le paysan fit retaper

^l'amante religieuse

une de ses anciennes maisons pour son fils et sa bru et l'artisan paya force toilette et repas avec dote par-dessus le marché. Un de ces mariages religieux bien sous tous rapports et voué à rester uni pour le meilleur et pour le pire. Ce sera donc le pire !

La lune de miel

Le couple entra rapidement dans la maison mise à leur disposition gratuitement par les parents du marié. C'est à ce moment là qu'arriva le premier enfant ; la joie et le bonheur de tous les couples fraîchement unis. La lune de miel semblait parfaite ; cependant, ce ne fut là que le début du rêve d'Edith, car ses ambitions étaient incommensurables. Dès la première année elle décréta que la paye de son mari n'augmentait pas assez à son gré et elle commença par lui en faire le reproche. D'autant que de son côté ses agissements suspects avec les responsables de l'usine où elle travaillait, ne lui rapportaient pas ce qu'elle en espérait, mis à part quelques avantages sur les conditions de travail par rapport à ses camarades. Cela contribuait, du reste, fortement à hypothéquer les rapports

^l'amante religieuse

qu'elle entretenait avec ses collègues de travail. En effet son petit jeu n'échappait à personne à l'atelier où elle œuvrait et tant par jalousie que par réflexes d'autodéfense, ses camarades commencèrent à la tenir à l'écart de toutes participations syndicales, se méfiant d'elle comme d'un cheval de Troie. Elle était prête à tout pour obtenir ce qu'elle voulait, à partir de là elle comprit qu'elle ne devrait plus compter que sur elle-même pour parvenir à ce qu'elle désirait.

Quelques temps plus tard le deuxième enfant arriva à point pour équilibrer le budget du couple par les diverses primes à la naissance et les allocations familiales mensuelles, sensées servir à payer la nourriture des petits, bien plus qu'à acquitter les factures de toilettes et de bijoux dont la mère ne semblait plus pouvoir se passer. Fervente adepte des préceptes de « mai 68 » selon lesquels des slogans comme « il est interdit d'interdire » collaient parfaitement à son caractère dominateur, elle ne se refusa rien. Si, par ailleurs, elle ne s'interdisait rien à elle-même, elle ne se privait pas de tout interdire aux autres, comme à son mari ou à son entourage proche. Mettant tout le monde, à chaque fois, devant le fait accompli. Critiquant la manière dont son père dirigeait son entreprise, lui reprochant de

n'en tirer que de maigres bénéfices, indignes d'un patron.

La Maison neuve

Malgré ses difficultés financières, elle finit par persuader son mari qu'il fallait construire une maison neuve à la hauteur de ses ambitions. Des aides substantielles étaient octroyées aux candidats bâtisseurs qui avaient deux enfants. Les banquiers se montrant réticents à octroyer un prêt dans les conditions plutôt précaires de leur emploi respectif, elle se fit fort de les convaincre avec les seuls arguments qu'elle savait efficaces. Mettant en pratique les agissements, courants dans le show business, selon lesquels il faut coucher pour réussir, elle obtint sans trop de problèmes ce qu'aucun autre client à sa place n'aurait pu espérer décrocher d'un banquier plutôt frileux, d'ordinaire, envers les clients en difficulté. Elle revint donc avec le prêt âprement acquis pour construire la maison de ses rêves. Il ne restait plus qu'à trouver un entrepreneur capable de lui délivrer un devis acceptable et le tour était joué. On pouvait compter sur son savoir-faire pour obtenir, de la part des

^l'amante religieuse

entrepreneurs, les rabais les plus surprenants sur les devis présentés.

Elle alla ensuite jusqu'à persuader son père qu'il ne pouvait pas moins faire que de participer à la construction de la maison de sa fille. Puis engagea son beau-père à en faire autant pour son fils, tant par leurs mains et leur sueur que par leurs portefeuilles. Outre les bois de charpente en chêne généreusement offerts par son père elle obtint également, de son beau-père, le paiement de quelques factures de briques et de tuiles. Les braves gens, ainsi que son mari, travaillèrent dur pendant plus d'un an à gâcher le mortier, à maçonner et à couvrir la maison afin que les emprunts consentis fussent à régler les factures d'achats des matériaux ainsi que quelques dépenses superflues de la patronne.

Et c'est ainsi qu'elle réussit à obtenir enfin la grande maison de ses rêves pour pas très cher. Sans compter qu'elle n'eut aucun scrupule à emprunter (avec promesse de le rendre) assez souvent de l'argent à son père et à son beau-père pour régler quelques dépenses personnelles bien souvent à l'insu de son mari qui n'y voyait que du feu, aveuglé par la fumée de l'incendie qu'elle avait allumé tout autour de lui. L'amour est aveugle et ce n'est rien de le dire !

La nouvelle lune

Après la lune de miel, c'est bien connu, il y a les autres lunes et personne n'y échappe. En plein milieu de la crise économique dans les années soixante dix, l'entreprise de son père commença à donner des signes de fatigue. Malgré les dégraissages, les ralentissements dans le travail obligèrent le patron à réduire le temps de travail de ceux qui n'avaient pas été licenciés, amputant d'autant leur salaire. Bien avant que la réduction du temps de travail ne fut légalisée par l'Etat, elle était déjà mise en pratique dans beaucoup d'entreprises en difficulté. On parlait alors de « chômage technique ». De plus, le plus gros client de l'entreprise profita de la situation pour ne pas honorer ses traites, ce qui aggrava encore la situation financière de l'établissement, le poussant à resserrer les boulons toujours plus fort de mois en mois. Les sommes détournées pour satisfaire l'insatiabilité de sa fille, n'arrangèrent rien dans cette conjoncture difficile. Le père se débattait comme un beau diable pour tenir son affaire à bout de bras et éviter le pire.

^l'amante religieuse

Pour enfoncer encore un peu plus le clou, les banques, perdant confiance, refusèrent d'accorder les découverts consentis jusque-là. Les sommes détournées de leur affectation pour aider sa fille et quelques autres maladroites comptables eurent raison de la santé de l'entreprise. Les docteurs appelés à son chevet se mirent d'accord pour annoncer leur diagnostic respectif. L'entreprise était atteinte d'une maladie incurable et seule l'euthanasie s'imposait afin d'abrèger ses souffrances et sauver ce qui pouvait encore l'être. Ce sera donc le dépôt de bilan ; la piqûre mortelle au grand désespoir du père, et de la fille qui voyait là, une source de revenu se tarir.

La petite affaire fut rachetée, pour une bouchée de pain, par le gros client qui n'avait pas honoré ses échéances et qui (entre parenthèses) portait une lourde responsabilité dans sa disparition. Celui-ci licencia une partie du personnel et redémarra l'entreprise pour quelques années seulement avant de la fermer définitivement, licenciant le reste du personnel. Entre-temps il vendra le matériel de l'établissement par petits bouts afin d'en tirer un maximum d'argent et réaliser ainsi un substantiel bénéfice sur l'opération.

^l'amante religieuse

Astucieuses manœuvres ; mais courantes dans les reprises d'établissements en difficulté. Les plus gros clients des petites entreprises savent très bien qu'en pressurant celles-ci ils finiront par les mettre sur la paille et que la reprise se fera aux meilleures conditions. En reculant des traites, en demandant toujours plus de délais de règlement ; passant de 90 jours à 120, obligeant l'entreprise à demander toujours plus de découvert à sa banque. Et c'est l'engrenage infernal. Les agios, les intérêts de retards des remboursements de prêts, tout cela entraîne l'affaire, inexorablement vers le gouffre. Alors bien sûr le gros requin de client qui n'attendait que cela pour donner le coup de grâce, se précipite pour sonner l'hallali poursuivant le cerf aux abois. Ouvrant une gueule digne « des dents de la mer » il avalera l'affaire pour presque rien (bien souvent même pour un franc symbolique) aidé par l'Etat, la région ou bien encore la municipalité qui feront tout pour sauver les emplois. Alors avec tout cet argent frais, l'avaleur d'entreprise va restructurer à tour de bras. Changer les vieilles machines par des nouvelles plus performantes et licenciera les ouvriers devenus inutiles. En deux ou trois ans l'affaire mécanisée deviendra plus performante et sa valeur marchande alléchante. C'est alors

^l'amante religieuse

que le requin va revendre l'affaire à un autre marchand d'entreprise qui pense en tirer également quelques plus-values en quelques années seulement. Pour ce prédateur aux dents bien acérées, l'affaire sera juteuse, car pour une mise de fonds d'un franc symbolique, il empoche le gros lot aidé par les pouvoirs publics. On pourrait presque appeler cela du recyclage d'argent sale. Les pouvoirs publics se croient obligés d'aider ces énergumènes, parce qu'ils craignent la perte des emplois, cependant ils ne font que reculer le problème de quelques années seulement, lorsque les primes à l'emploi sont engrangées et digérées, les licenciements interviennent et plus rien ne peut les arrêter.

Si les collectivités locales donnaient seulement la moitié de ces subventions aux petits artisans pour se restructurer, la plupart d'entre eux se moderniseraient et feraient l'effort de conserver leur personnel. Car les artisans ne sont pas des spéculateurs boursiers mais des travailleurs qui aiment leur métier. Ce serait la meilleure façon de préserver les emplois en milieu rural. Alors qu'en aidant les grosses entreprises, l'Etat parie peut-être sur des chevaux gagnants, mais cela dépend pour qui !

Pour en revenir à notre infortuné patron, il dut lui-même se retrouver au chômage et chercher du

^l'amante religieuse

travail pour subvenir aux besoins de sa famille. Et pour encore un peu plus enfoncer le clou, sa fille, qui avait grandi dans cette entreprise, ne pouvant supporter de la voir disparaître ainsi à jamais de la famille, lui en fit ouvertement le reproche.

L'héritage rêvé qui lui passait définitivement et irrémédiablement sous le nez la marquera à jamais au fer rouge. Elle se mit dans la tête que si elle avait eu à gérer elle-même cette boîte familiale, celle-ci serait toujours debout. Elle passa son temps à reprocher, à son père, son incapacité à sauver son entreprise ; ce qui l'amenait aujourd'hui à vivre modestement alors qu'elle ne rêvait, elle, que de luxe et de facilités depuis son enfance. Plus question des subsides que son père lui distribuait généreusement jusque là. Plus d'espoir de spéculer sur l'héritage convoité de l'entreprise familiale. Adieu veaux, vaches, cochons, couvées et rêveries démesurées. De plus son mari se retrouvait, du même coup, au chômage, situation catastrophique pour une mante religieuse, dont la vocation était de sucer le sang de ses victimes plutôt que de donner le sien. Si ses victimes perdaient leur sang, comment cette sangsue allait-elle survivre ?

Le premier quartier

Entre-temps le ménage se débattait dans les difficultés financières qui commençaient sérieusement à se faire sentir. Le premier quartier de la lune était déjà bien entamé. Les remboursements des échéances de prêts sur la construction commencèrent à traîner et les relances de la banque à devenir de plus en plus pressantes. Des intérêts de retards vinrent encore compliquer la situation déjà précaire. Alors la mante religieuse, jamais à cours d'inspiration, ira jusqu'à priver ses propres enfants d'une alimentation convenable afin de se servir des allocations familiales à des fins personnelles plutôt qu'à les nourrir correctement. Elle qui mangeait à la cantine de sa boîte n'en souffrait pas trop, mais ses enfants et son mari durent se contenter des restes pour survivre. Payer le boulanger et l'épicier devenait laborieux et les crédits toujours repoussés s'accumulaient au point que certains commerçants refusèrent de

^l'amante religieuse

continuer à servir ces indigents en pure perte. Ces premiers ennuis auraient pu constituer un avertissement et susciter des changements de comportements de la part du couple. Mais si l'épouse était fine calculatrice et compétente pour tenir les comptes de la maison à sa seule façon, le mari, qui n'y entendait rien, la laissait s'en occuper à sa manière ; préoccupé qu'il était à rechercher du travail, il ne voyait pas le précipice qu'il côtoyait tous les jours, dangereusement.

Quelques mois plus tard, un des enfants tomba gravement malade et dut être hospitalisé avec trop de retard. Malgré les soins il décédera quelques semaines plus tard. Ce premier malheur qui affecta grandement le mari et sa famille proche, ne sembla pas perturber la mère outre mesure. N'importe qui à sa place aurait eu bien des difficultés à se remettre d'un tel drame, mais pour elle ce fut comme si rien ne s'était passé. Une simple formalité à l'église et elle oublia l'incident. Elle oublia même de déclarer le décès de son enfant, afin de continuer à toucher les allocations familiales pour deux.

Cependant, pour que dieu lui pardonne, elle commanda une somptueuse pierre tombale pour son fils. On aurait pu croire qu'elle se sacrifiait

^l'amante religieuse

en dépensant une telle somme pour que son enfant ait la plus belle sépulture du cimetière, mais c'était bien mal la connaître car elle ne paiera jamais sa commande. Après plusieurs relances de l'entrepreneur des pompes funèbres, elle finit par larmoyer auprès de son beau-père pour qu'il la dépanne et ce sera lui qui paiera la note de frais, même s'il trouvait la dépense de sa bru quelque peu démesurée.

Toutefois le beau-père méfiant et prévoyant avait inscrit noir sur blanc sur un petit cahier rouge les nombreuses dépenses qu'il avait déjà couvertes pour son fils et son orgueilleuse épouse afin qu'il en fut tenu compte le jour de la succession, au cas où il disparaîtrait prématurément. Sage précaution des parents, car ayant trois enfants ils ne pouvaient s'attendre qu'à des problèmes insurmontables, le jour du partage de l'héritage. Surtout qu'il avait, depuis un certain temps, une idée assez précise sur la conduite déconcertante de sa bru.

Dans les grands acquis de mai 68, la possibilité pour les femmes d'avoir des enfants seulement quand elles le désiraient, constituait une avancée sociale assez inespérée pour les générations 80. Mettant ces avantages à profit, Edith rangea sa boîte de pilules dans un tiroir et attendit

^l'amante religieuse

patiemment l'heureux événement. Qu'importe d'ailleurs qui en serait le géniteur ; les allocations familiales ne font pas de recherche en paternité pour verser leurs prestations. Il ne manquait pas de mâles prêts à féconder cette araignée aguichante, le plus difficile pour eux, étant de ne pas se faire manger. Dix mois plus tard elle accouchait de son troisième enfant. Une prime à la naissance, un congé maternité et des prestations supplémentaires ne furent pas de trop pour rééquilibrer le budget du couple en fâcheuse posture. D'autant qu'elle cumulait toujours les prestations de son fils défunt, ayant « oublié » d'envoyer les certificats de décès à qui de droit.

Son mari étant au chômage ne rapportait plus assez d'argent malgré les petits boulots qu'il accomplissait çà et là comme bûcheron ou en décrochant des contrats de travail pour quelques mois de temps à autre. La situation financière du couple s'aggravait et la seule solution qu'elle trouva pour y remédier ce fut de retarder les remboursements des emprunts pour la construction de sa maison, sans se rendre compte que les intérêts de retard aller creuser le trou de plus en plus profondément si elle ne changeait pas ses habitudes de dépenses de luxes pour les remplacer par des comportements plus

^l'amante religieuse

économiques.

Bernard finit par décrocher un travail en déplacement sur un grand chantier. Comme il ne rentrait plus que pour les Week-ends, sa tendre épouse se retrouva les mains suffisamment libres pour gérer les comptes du ménage à sa fantaisie. Entendez par là qu'elle n'hésitait pas à se payer une robe avec un chèque et qu'elle remplissait le talon en marquant par exemple (EDF) comme si elle avait réglé sa facture d'électricité. Quand ceux-ci après de nombreuses relances finissaient par venir couper le courant, elle leur montrait le talon du chéquier où apparaissait un soi-disant versement. La coupure était remise à plus tard en attendant d'y voir plus clair (si l'on peut dire). Elle gagnait ainsi quelques mois de répit le temps qu'EDF épluche les comptes et finisse par relancer une fois de plus la cliente. Celle-ci se défendait alors en accusant son mari absent de malversations et obtenait l'étalement de ses paiements. Même scénario avec les PTT ; la manœuvre était, maintenant, bien rodée.

Le troisième enfant arriva à point nommé, une fois de plus, pour servir de moyen de paiement et de remboursement des prêts et des diverses dettes accumulées chez les commerçants de la

région. Les fins de mois devenaient de plus en plus difficiles car avec une maison neuve il n'est pas très facile de rouler dans une vieille voiture. Alors les allocations familiales vont lui permettre de changer son vieux tacot pour une splendide voiture d'occasion suffisamment puissante pour en mettre plein la vue aux contremaîtres de l'usine qui l'employait et des ouvrières qui roulaient à vélo et à mobylette.

L'Accident

Quand on est une mante religieuse on croit dur comme fer à son destin, quitte à lui donner de temps à autre un petit coup de pouce. Le destin allait lui sourire sous la forme, malheureusement trop fréquente, d'un tragique accident de la route. Son beau-père revenant de nuit avec sa femme, fut percuté de plein fouet par un automobiliste qui circulait sur une voie prioritaire. Des débris de la voiture, les pompiers retireront deux cadavres. Bonne aubaine pour la pieuvre, qui se voyait, ainsi, propulsée héritière prématurée.

Cette seconde épreuve pour son mari, qui perdait ses deux parents après avoir enterré un de ses enfants, aurait pu contribuer à freiner les instincts de luxe de sa femme et à relativiser, chez elle, le

^l'amante religieuse

côté matériel face au côté affectif. Mais c'était mal connaître cette subtile araignée qui n'arrêtait jamais de tisser sa toile afin d'y prendre tous ceux qui s'apitoyaient sincèrement sur le sort de ce couple malchanceux. A peine avertie de l'accident, elle se précipita dans la maison de ses beaux-parents, qui avaient l'habitude de laisser leur clé dans un pot de fleur, afin d'y chercher le fameux cahier rouge, seul témoin des abondantes sommes que son beau-père lui avait avancées. Fouillant dans tous les tiroirs et armoires, elle fit également main basse sur les économies et autres objets de valeur pouvant lui servir de monnaie d'échange dans ses nombreuses tractations. Les titres aux porteurs, les bons anonymes, tout cela tomba dans le sac de cette kleptocrate insatiable.

Après l'enterrement elle commença, sans perdre de temps, à lorgner du côté de l'héritage de son beau-père à peine refroidi. Ayant toujours rêvé de devenir patronne et d'en remonter à son incapable de père en matière de gestion d'entreprise, elle se mit en tête d'en créer une, dont elle serait la gérante et son courageux mari, l'esclave. Trouvant dans une annonce une petite scierie à vendre, elle le persuada qu'il fallait emprunter vite fait cent mille francs afin de l'acheter et de l'installer dans l'ancienne grange

de son père. Finis les soucis d'argent lui dit-elle ! Une fois patronne nous pourrons résoudre tous nos problèmes d'argent ; et, se disait-elle à voix basse, « j'aurai enfin la belle vie ! »

'Emprunt

Pour emprunter, c'est bien connu, il faut des garanties. Or la banque qui avait financé la construction de la maison, n'entendait pas prêter une telle somme, sans aucune garantie, à des clients qui oubliaient aussi facilement leurs échéances que leur porte monnaie lorsqu'ils achetaient leur baguette de pain. Le refus fut catégorique malgré les provocations vestimentaires désespérées de la belle en cuisse qui remontait le plus qu'elle pouvait sa jupe pour essayer de convaincre cet employé de bureau buté et récalcitrant. Rien n'y fera, il lui faudra s'avouer vaincue. Bien que la plupart des hommes aient du mal à résister aux encouragements des femmes, il en est tout de même quelques-uns qui réagissent intelligemment face à ce genre de provocations perverses.

Néanmoins elle ne s'admit pas aussi facilement battue pour autant. S'avisant que le cousin

^l'amante religieuse

Maurice de son mari était administrateur d'une banque dans un département voisin, elle lui demanda son appui auprès du chef de bureau pour faire aboutir son dossier. Ne connaissant pas les antécédents financiers de ses cousins, celui-ci accepta, de bonne grâce, de présenter sa requête au comité des prêts. Après bien des hésitations la caisse finit par trouver un compromis. Elle acceptait de prêter la somme dès que la succession des parents du mari serait terminée. Celle-ci viendrait alors servir de garanties au cas où les échéances de remboursements ne parviendraient pas à leur terme.

Toutefois la succession n'était pas envisageable avant deux ou trois ans, attendu que les deux autres frères du mari ne parvenaient pas à s'entendre avec les exigences démesurées de leur belle sœur. En effet, ses beaux-frères ayant constaté la disparition curieuse de pas mal d'objets de valeur dans la maison de leurs parents, commencèrent à douter sérieusement de l'intégrité de leur charmante belle-sœur. En conséquence, la rapidité de l'exécution de la succession, s'en trouvait pour le moins fortement compromise. Il lui fallait donc renoncer à la scierie rêvée et à tout espoir de devenir patronne.

Néanmoins, n'abandonnant pas aussi facilement devant l'adversité, elle avait remarqué que le banquier lui avait également parlé d'une autre solution possible pour l'octroi de son prêt. Il s'agissait de trouver un répondant pour la somme de cent mille francs en attendant la clôture de la succession. Puis le capital de l'héritage viendrait ensuite se substituer à la caution et l'affaire serait entendue sans grands risques pour le cautionnaire ni pour le banquier.

Il restait à trouver la caution. Le cousin naïf et bonne pâte qui les avait déjà recommandés auprès de l'établissement bancaire, eut quelques scrupules à se dérober devant la situation. En effet comment refuser son aide à un cousin qui venait de perdre ses deux parents et son emploi par-dessus le marché ? D'autant que le risque ne semblait pas très grand, car une entreprise qui démarre met en général plusieurs années avant de rencontrer de grandes difficultés. Or la succession serait alors venue bien avant en substitution de garantie et la caution serait devenue caduque. Maurice accepta donc de bonne grâce de servir de caution en attendant l'héritage tant convoité par la future patronne. De plus, chaque année, la banque se devait de tenir

^l'amante religieuse

le répondant informé de la situation de remboursement de son cousin, ce qui lui permettait d'intervenir à temps afin d'éviter un surendettement éventuel. Le prêt fut donc accordé et signé par les deux parties dans ces conditions.

Maurice, qui connaissait bien son cousin Bernard, n'ignorait pas son incompetence intellectuelle à gérer une entreprise artisanale, son refus systématique à mettre le nez dans le moindre papier lui aurait normalement interdit de créer une entreprise quelle qu'elle soit. Néanmoins ce handicap était largement compensé par ses capacités professionnelles et ses qualités de travailleur acharné et courageux. Par ailleurs Edith, que Maurice connaissait depuis peu, lui semblait largement capable de tenir la comptabilité.

L'association de deux individus, dont l'un forme la tête et l'autre les bras, a souvent réussi à prouver la possibilité de mener à bien les petites entreprises artisanales et même agricoles. Il lui proposa donc de l'aider à organiser ses échéanciers trimestriels, pour s'acquitter de la TVA ainsi que le calcul du bénéfice à retirer de l'entreprise après en avoir déduit du chiffre d'affaires les frais généraux, les factures des

^l'amante religieuse

fournisseurs, les échéances de remboursement des prêts. Il fallut également organiser un tableau d'amortissements pour les investissements à long terme, moyen et court terme. Maurice ne ménagea pas sa peine pour faire en sorte que tout se passe bien dans la gestion et que l'emprunt soit scrupuleusement remboursé.

La scierie fut donc installée et le couple se mit à retrousser ses manches pour mener à bien cette gestion. La première année, où Maurice avait pu contrôler la comptabilité, les choses se passèrent assez bien et l'entreprise semblait partie pour réussir. Sans dégager un bénéfice exorbitant, elle permettait de continuer sur sa lancée et les années à venir pouvaient s'envisager relativement bonnes. Trois ou quatre années auraient suffi pour commencer à dégager quelques petits bénéfices. Toutefois Edith n'entendait pas attendre des années avant que l'affaire ne dégager de substantiels gains de production, elle voulait en jouir de suite et sans attendre. A quoi peut donc bien servir d'être patronne si l'on ne peut pas se payer ce que l'on veut, si l'on doit vivre comme de simples ouvriers, porter toujours les mêmes toilettes et avec de constants soucis d'argent ?

^l'amante religieuse

Elle comprit très vite que Maurice serait un obstacle notoire à sa liberté d'action, concernant ses dépenses personnelles démesurées. Il ne lui permettrait jamais de reculer les échéances de remboursement du prêt qu'il cautionnait. Elle s'arrangea donc pour convaincre (avec ses arguments massue) un petit comptable qui travaillait pour un bureau d'expertise et qui connaissait comme sa poche les méandres des petites entreprises. Elle informa Maurice que dorénavant son comptable allait s'occuper de la gestion de la scierie et qu'elle ne voyait plus la nécessité de l'ennuyer avec cela. Le cousin Maurice ne se méfia pas et fut même rassuré qu'un comptable prenne les choses en main. Encore quelques mois et la succession arriverait sans doute à terme ce qui le libérerait de la caution et de son engagement envers ses cousins.

Une fois délivrée de la tutelle de son cousin, Edith en profita pour dépenser à sa guise l'argent qui rentrait dans l'entreprise, sans s'occuper de l'avis de son mari qui trimait et ne regardait jamais le moindre courrier. Que ce soient des rappels de l'EDF ou du téléphone ou bien de la banque qui s'impatientait. L'argent frais qui rentrait, brûlait atrocement les doigts de la nouvelle patronne et elle n'avait de cesse que de

^l'amante religieuse

le dépenser en futilités de toutes sortes afin d'atténuer ses brûlures.

Environ un an plus tard, Maurice reçut une lettre de la banque le prévenant que l'emprunteur qu'il cautionnait était en retard de plusieurs échéances et qu'il veuille bien prendre contact avec lui afin de régulariser au mieux la situation. Maurice s'empressa de rendre visite à son cousin pour lui exposer le contexte. Bernard tomba des nues en se demandant où avait bien pu passer l'argent qui devait servir en priorité au remboursement du prêt, afin d'éviter les intérêts de retard.

Edith n'eut aucune peine à noyer son mari dans un dédale de chiffres auxquels il ne comprenait rien. Elle lui affirma qu'elle allait prendre contact avec la banque pour arranger tout cela et Bernard rassuré se remit au travail. Quant à Maurice, il demanda des précisions à la banque, mais il lui fut signifié qu'un étalement des remboursements avait été accordé à l'emprunteur et que « les négociations, entre l'emprunteur et la banque, ne regardent en rien le cautionnaire ». Secret bancaire ; circulez il n'y a rien à voir !

Maurice, inquiet, retourna tout de même chez son cousin pour lui demander comment il s'était arrangé avec sa banque ? Alors Edith réussit à le

rassurer en lui montrant les preuves d'un remboursement de l'emprunt. Pour calmer le jeu elle avait accepté de verser quelques mensualités de retard et en avait profité pour solliciter un nouveau prêt de consolidation qui lui permettrait de mieux s'en sortir. Voyant que le chef de bureau n'accédait pas à ses désirs, elle essaya son petit stratagème qui lui avait si souvent réussi. Peine perdue le chef de bureau resta incorruptible. Décidément les banquiers semblaient insensibles au mal qu'elle pouvait se donner. Pourtant elle était experte en la matière et en avait mis plus d'un dans sa poche, mais ce boursicotier était incorruptible. Il lui fallut donc recommencer ses jonglages scabreux avec les traites de ses fournisseurs qu'elle reculait le plus longtemps qu'elle pouvait, afin de s'offrir le luxe dû à toutes patronnes dignes de ce nom. Elle remboursa donc quelques échéances pour endormir la méfiance de Maurice et celle de la banque.

Quant à son comptable, qui devait se contenter de ses seules faveurs pour tout règlement de ses honoraires, il finit par se lasser et abandonna la comptabilité de l'entreprise. Il n'avait pas mis longtemps à se rendre compte de la situation et des agissements de la séduisante patronne. Il

préféra se tenir à bonne distance de cette cliente, pas très rentable pour lui et son cabinet. Voyant arriver le futur dépôt de bilan il ne voulait pas en endosser la responsabilité. D'autant qu'il devait faire payer à d'autres clients des heures non effectuées pour compenser la gratuité de ses services à Edith. Le patron de son cabinet n'était pas trop regardant tant que le nombre d'heures facturées correspondaient et que la clientèle ne se plaignait pas trop. Il comprit, avant tout le monde, que le mari aurait beau retrousser ses manches et sa femme retrousser ses jupes, ni l'un ni l'autre n'empêcherait l'entreprise, qui commençait à prendre l'eau de toutes parts, de sombrer.

Les mois passèrent ainsi avec des trous de plus en plus difficiles à repriser. Elle dut même faire des efforts désespérés pour parvenir à boucher également le trou des yeux de son mari qui commençaient dangereusement à s'ouvrir. Bernard lui fit de plus en plus souvent des reproches sur ses négligences à régler les factures. Il en avait marre de se voir sans cesse relancer par des créanciers de plus en plus souvent. Mais elle lui répondait toujours par des invectives à l'encontre de son incapacité à comprendre quoi que ce soit dans les moindres

^l'amante religieuse

papiers et cela suffisait chaque fois à calmer son inquiétude. L'acharnement avec lequel il débitait des planches toute la journée, parfois jusqu'à des heures indues, le fatiguait et l'abrutissait suffisamment pour qu'il oublie aussitôt les soucis d'argent et de gestion.

Quelques mois plus tard, la caisse de crédit qui leur avait accordé le prêt décida le remplacement de son chef de bureau, appelé à des fonctions plus intéressantes dans une importante agence, par un nouveau responsable d'agence. Il est de coutume dans les banques, comme dans la gendarmerie, de changer fréquemment le personnel responsable, afin de prévenir les inévitables liens d'amitié et les faveurs qui vont avec. Les chefs d'agence sont forcément plus enclins à mieux servir les intérêts des gens avec lesquelles ils sympathisent au fil du temps, c'est humain. Les directeurs de banque le savent bien et prennent ainsi les devants afin de minimiser les risques de corruption.

Pendant ce temps l'araignée tissait toujours sa toile et n'entendait pas laisser le moindre trou par lequel aurait pu s'échapper une seule victime. Sans relâche, elle tissait. S'avisant du changement du chef d'agence de la banque elle

^l'amante religieuse

tenta une nouvelle fois sa chance auprès de lui. Ce nouveau responsable, étant depuis peu divorcé, représentait une proie idéale pour une araignée comme Edith. Ce ne fut donc qu'un jeu pour elle de le prendre dans ses filets. Plutôt que de lui demander un prêt directement, comme elle l'avait fait sans succès auprès de son prédécesseur, elle préféra l'inviter à danser au cours d'une soirée organisée pour l'assemblée générale de la caisse. Ses compétences en matière d'incendiaire pour allumer presque tous les hommes, ne tardèrent pas à faire leurs effets et notre petit chef de bureau se retrouva, bien plus vite qu'il ne s'y attendait, obligé d'éteindre cette flamme incandescente au prix de sa considération d'homme. L'affaire étant accomplie, et bien remplie, il ne restait plus à Edith que de lui demander un rendez-vous, plus officiel celui-là, afin de le solliciter d'appuyer sa requête de crédit auprès du comité des prêts. Comment refuser à sa nouvelle maîtresse fraîchement découverte, sans risquer de perdre le bénéfice substantiel qu'il en tirait, ce qu'il refusait sans état d'âme à n'importe quel quémandeur en situation difficile ? Les premières négociations se passèrent sur l'oreiller afin de bien ficeler le dossier et le faire avaler au comité des prêts.

Dans ce comité des prêts, les administrateurs sont invités chacun leur tour, par le chef de bureau, à statuer sur les demandes d'emprunts des clients. Le président et le vice-président étant présents à chaque comité, alors que les administrateurs y assistent un mois tous les semestres environ. Voilà donc notre chef de bureau devant un dilemme, car s'il convoquait le cousin Maurice administrateur au comité des prêts lors de la discussion de cette demande de crédit, celui-ci ne manquerait pas de s'opposer à tout endettement supplémentaire tant que le premier emprunt qu'il cautionnait ne serait pas remboursé ou que la substitution de la garantie ne serait pas faite.

Notre petit chef de bureau amoureux, va donc adroitement évincer Maurice en oubliant, tout simplement, de le convoquer aux réunions du comité. Et se servant des garanties de la succession, enfin terminée, il va convaincre le président de donner un avis favorable au dossier en prétendant que les garanties étaient largement suffisantes. La plupart du temps le conseil d'administration fait confiance au chef de bureau qui connaît par cœur les dossiers et ne demande pas de les consulter. Avec la presque totalité des

^l'amante religieuse

chefs de bureau les choses se passaient ainsi sans aucun problème notoire.

Le prêt sera donc accordé, avec en plus une ouverture de crédit de cent mille francs que pas un artisan du coin, fut-il en situation financière stable, n'aurait pu obtenir de cette banque. Bien sûr il y avait la maison, la ferme des parents et quelques hectares de terres, mais ceux-ci servaient déjà de garanties pour le premier prêt que Maurice cautionnait et la maison neuve était hypothéquée pour garantir le prêt ayant servi à sa construction. En aucun cas un chef de bureau honnête n'aurait accordé ce prêt au vu du bilan catastrophique de l'entreprise. Et si Maurice n'avait pas été écarté des réunions du comité des prêts, jamais il n'aurait laissé faire ce petit chef de bureau, fut-il épris d'une amante religieuse. Avec cet argent frais, normalement destiné à éponger quelques dettes et assainir la situation des échéances bancaires et autres investissements pour l'entreprise, Edith va tout simplement s'acheter une autre voiture personnelle toute neuve, laissant la vieille à son mari.

La pleine lune

Les nuits de pleine lune il arrive que l'on assiste à une éclipse de lune. Edith va donc en profiter pour s'éclipser avec son amant et vivre le parfait amour dans les murs de la ferme, héritage de son mari. Elle n'hésitera pas à s'y installer avec son banquier, laissant son naïf de mari régler les affaires courantes de l'entreprise qui prenait l'eau de partout. C'est seulement à ce moment-là que Bernard sentit le poids des cornes qui lui poussaient depuis des années sur la tête. Le pauvre cocu finit enfin par soulever le bandeau que sa femme s'efforçait de lui maintenir sur les yeux depuis plus de quinze ans. C'est alors qu'il va mesurer l'étendue des dégâts.

Après avoir connu la lune de miel et le premier Quartier, voilà notre mygale arrivée à la pleine lune au moment de l'éclipse. Un virage difficile à négocier pour qui n'entend rien à l'astronomie. Si elle était experte en matière de combines pour se procurer de l'argent et habile à le dépenser,

^l'amante religieuse

elle ne comprenait rien de la vie en société ni dans le cycle immuable de la lune. Elle croyait qu'il suffisait de séduire tous les mâles qui avaient quelques responsabilités, pour obtenir d'eux tout ce qu'elle désirait. Elle jouissait enfin du bonheur d'être patronne et songeait avec délice que son mari ne pourrait jamais se passer d'elle pour gérer la scierie, car elle était la seule à en connaître les ficelles et la situation financière. Elle savait qu'il serait incapable de s'en sortir sans elle, persuadée qu'il ne demanderait pas le divorce et qu'il serait encore assez bête pour accepter la situation telle qu'elle était, pourvu qu'elle continue de s'occuper des finances auxquelles il ne comprenait rien. La tarentule s'apprêtait donc à continuer de sucer le sang de son mari en même temps que celui de son amant. Elle connut encore ainsi quelques mois de félicité, se payant sur le carnet de chèques de son mari et se faisant offrir des cadeaux par son mordu de banquier. Se payant de belles vacances à la hauteur d'une femme de tête moderne sortie toute droite de mai 68 et chef d'entreprise de surcroît. Elle en mettait plein la vue à son père qui n'avait pas réussi à tirer une fortune de la sienne. Le traitant ouvertement d'incapable au même titre que son mari. Les hommes sont des incapables, lui disait-elle,

^l'amante religieuse

seules les femmes savent mener une entreprise et en tirer des bénéfices.

En matière de finance, elle n'avait pas encore montré tous ses talents. Elle était loin d'avoir usé de tous les stratagèmes existants pour se procurer du fric. Comme elle se baladait en voiture plus souvent que nécessaire, elle s'aperçut bien vite que le carburant coûtait fort cher quand il fallait le régler comptant au pompiste. Alors elle eut une idée de génie ; convaincre son fils aîné, alors adolescent, d'aller la nuit chaparder du carburant dans la citerne d'un agriculteur voisin qui ne se méfiait pas, jusqu'au jour où le pauvre gamin se fit prendre. Une plainte ayant été déposée, il n'échappa pas à la prison préventive. Tout cela, bien cher payé, pour avoir cédé aux caprices de sa mère. Toutefois cet avertissement, qui aurait ramené n'importe quelle autre mère dans le droit chemin, ne la démonta pas. Rien ne pouvait toucher ce serpent au venin paralysant. Aucune de ses victimes ne sortira indemne de ses crochets. Rien ne pouvait l'émouvoir.

Si les araignées sont des prédateurs efficaces, au moins sont-elles des mères plus dignes d'intérêts que cette mante religieuse insatiable. On cite l'exemple des araignées Pholcus et même des

^l'amante religieuse

tégénaires qui pondent leurs œufs en petits paquets d'une soixantaine, les entourent soigneusement et amoureusement d'une fine toile pour les protéger. Elles prennent ensuite ce paquet dans leurs chélicères et ne les quittent plus. Elles vont ainsi protéger leurs œufs et ensuite leurs petits jusqu'à ce qu'ils soient capables de se débrouiller seuls dans la vie. Belle leçon de courage et d'instinct maternel, car durant ces longs mois l'araignée ne se nourrit pratiquement pas.

Comment donc traiter d'araignée une aussi vilaine créature qu'Edith ? Tout simplement parce que le dictionnaire de français ne mentionne aucun mot valable pour désigner une telle engeance. De plus les araignées n'ont pas seulement huit pattes pour ficeler leurs proies à l'aide de leur fil, mais elles possèdent également huit yeux pour épier leurs infortunées victimes. Il semblerait qu'Edith était, elle-même, aussi bien pourvue car le nombre de ses prises se comptait par dizaines.

L'incarcération de son fils ne la ramènera pas davantage dans le droit chemin. Elle ne changera pas ses manigances et boira la coupe jusqu'à la lie. Elle ira jusqu'à lui reprocher, non pas d'avoir

^l'amante religieuse

volé puisqu'elle en était l'instigatrice, mais plutôt de s'être fait prendre la main dans le sac comme un incapable. Car cette maladresse l'obligeait à payer dorénavant son carburant à la pompe comme tout un chacun. Aucun remord, d'avoir envoyé son fils devant la justice, ne l'empêcha de dormir. Fidèle à elle-même cette araignée venimeuse préparait déjà une autre toile plus solide encore afin de ne laisser aucune chance à ses futures victimes de lui échapper. Qu'elles lui soient étrangères ou bien de sa famille lui importait peu, pourvu qu'elle leur en tire le sang jusqu'à la dernière goutte.

Quand son fils fut sorti de prison et qu'il eut atteint sa majorité, elle réussit à lui trouver un job et à lui faire ouvrir un compte dans la banque de son amant. Elle n'oublia pas de lui faire signer une procuration, à son nom, pour l'utilisation de son carnet de chèques, lui prétendant qu'il était bien trop jeune encore pour savoir gérer un compte chèque lui-même. Ce fils exemplaire, pas rancunier pour un sou, de la même trempe de son infortuné père, ne vit pas de suite le risque qu'il encourait à laisser sa mère gérer son compte comme elle avait géré celui de son père.

Il la laissa donc tisser sa toile sans méfiance. Comme il vivait sous le même toit, sa mère prélevait sur son compte une confortable

^l'amante religieuse

participation au frais du foyer et n'hésitait pas à payer, en plus, les commerçants qui n'acceptaient plus de crédits, avec le carnet de chèques de son fils. Naturellement au bout d'un an seulement il se retrouva sur la paille avec des découverts que la banque entendait lui faire rembourser, se moquant bien de la part de responsabilité de sa mère. Comme elle avait gardé des carnets de chèques en réserve le pauvre gamin fut obligé de, purement et simplement, déménager des lieux et supprimer son compte chèque à la banque. Pour se mettre enfin à l'abri des déconvenues, il décida de faire ouvrir un autre compte chèque au nom de sa copine avec laquelle il partageait désormais sa vie. Car sa mère avait gardé également la procuration que son fils lui avait signée et n'entendait pas la lui rendre, arguant qu'il était encore bien jeune pour mener sa barque lui-même, que son père en était incapable et que seule sa mère pouvait l'aider dans cette tâche. Toutefois son fils ne se laissa pas faire et déménagea du foyer familial pour s'installer avec sa compagne. Cet échec cuisant laissa quelques cicatrices dans l'ego de la mante religieuse. Non pas qu'elle éprouvait le moindre chagrin de voir son fils s'éloigner d'elle, mais la perspective de ne plus pouvoir lui sucer le sang suffisait à la mettre en rage. Aucun instinct

maternel ne semblait l'effleurer. Il fut donc forcé de faire régler tous ses achats par sa compagne. Que ce soit une voiture d'occasion, une maison à retaper ou bien des meubles. Il sera obligé d'agir ainsi pour se protéger de sa mère qui l'avait déjà ruiné tout comme elle avait ruiné son mari, son père et ses nombreux amants. Cette situation sera terriblement risquée pour lui, car il se retrouvait ainsi d'emblée sous la dépendance de sa compagne qui pourrait très bien un jour le laisser tomber et partir avec tous les biens qu'ils auraient acheté ensemble sans aucun recours pour lui. Heureusement pour lui, toutes les femmes ne ressemblent pas à Edith.

Le dernier quartier

Bernard ayant compté et recompté dans tous les sens ce qu'il avait encore à gagner de conserver son épouse, finit par écouter les conseils de ses proches et demanda le divorce. Le pari d'Edith, sur l'incapacité de son mari à se passer d'elle, tombait ainsi à l'eau avec un plouf retentissant. Les premiers revers arrivaient avec le dernier quartier de la lune. Comme elle avait quitté le domicile conjugal et qu'elle convolait ouvertement avec son banquier, elle se trouvait

^l'amante religieuse

en situation défavorable et risquait d'assumer une bonne part des torts dans la séparation. Alors la procédurière alla retrouver sa vieille connaissance d'avocat pour lui remettre, une fois de plus, le marché en main. Moyennant quelques promesses d'émoluments et le reste en nature il devait pouvoir la tirer d'affaire, sachant que son mari n'avait pas les mêmes moyens qu'elle de se payer un avocat, ni en nature ni en espèces, ses chances se réduisaient à presque rien.

Une fois de plus elle réussira à dépouiller Bernard. Elle va le convaincre, en présence de son avocat, qu'elle est prête à accepter le divorce, à condition qu'il lui laisse la ferme de ses parents dans laquelle elle logeait, plus la garde des enfants. Elle réussit également à lui faire avaler une autre couleuvre. Qu'elle puisse garder son nom de femme afin de pouvoir continuer de signer les chèques des fournisseurs et les virements à la banque à sa place, puisqu'il en était incapable. Soulagé de s'en tirer aussi rapidement, alors qu'il s'attendait à des mois de procédures, Bernard accepta et signa. Pauvre Bernard !

La situation de l'entreprise était catastrophique et il n'en voyait rien, en laissant son ex régler les

^l'amante religieuse

affaires financières de la scierie, il signait son arrêt de mort définitif. Le nez dans ses planches, les oreilles assourdis par le bruit de la scie, il ne voyait et n'entendait plus rien. Seul son travail lui faisait oublier ses déconvenues. Naturellement Edith se dépêcha d'empocher directement et en liquide les règlements des clients particuliers qui venaient faire scier leurs grumes chez Bernard. C'est elle qui rédigeait les factures à sa façon et sachant que le bateau coulait elle ne se privait pas de les gonfler au maximum, mécontentant ainsi les clients. Comme ceux-ci n'étaient pas prêts de revenir, pourquoi se gêner ? Puis elle tira tout ce qu'elle put du compte courant avant la débâcle définitive. C'est seulement à ce moment-là qu'elle quittera le navire qui prenait l'eau de toutes parts en empruntant la seule et unique chaloupe pour se sauver avec les actifs de l'entreprise. Laissant Bernard sombrer corps et biens avec le passif dans cet océan administratif dans lequel il se débattait en constatant, mais un peu tard, qu'il ne savait pas nager. Il ne restait plus qu'à sonner l'hallali. La banque va s'en charger en envoyant une lettre de mise en demeure de bien vouloir régler les arriérés sous peine de poursuites et d'assignation par l'intermédiaire d'un contentieux.

Le banquier remercié

La banque s'aperçut bien vite des irrégularités dans le dossier de prêt de ce client difficile. Elle va demander des explications au responsable du bureau qui aura bien des peines à justifier tous ses agissements. De plus, les bruits courant sur sa liaison avec la cliente concernée, ne plaident pas en sa faveur. La banque va donc le remercier en le virant. Toutefois elle ne va pas le virer comme un malpropre qu'il était, car cela nuirait considérablement aux intérêts de la maison. Elle va le placer tout simplement en préretraite et informer le conseil d'administration, par une lettre officielle, que leur chef de bureau prenait sa retraite anticipée pour cause de santé et le conseil avalera la couleuvre. L'honneur était sauvé et personne ne fit de remarque. Les membres du conseil d'administration, y compris le cousin Maurice, vont se cotiser pour offrir un somptueux cadeau de départ à cet employé méritant, comme il est d'usage en pareille

^l'amante religieuse

circonstance. L'hypocrisie n'a jamais étouffé les directeurs de banque et celui là savait nager.

La banque pouvait maintenant retrousser ses manches et essayer de sauver ce qu'elle pouvait des dettes de son client. S'avisant que l'héritage ne suffirait pas à couvrir tous les remboursements de prêts avec leurs intérêts de retards exorbitants, la banque va tout simplement oublier la substitution de garantie qui devait servir à remplacer la caution du cousin Maurice dans le premier prêt, afin de récupérer le maximum d'encours possible.

Maurice assigné en justice

Car Maurice, qui avait été adroitement tenu à l'écart du comité des prêts lors des discussions sur le dossier de son cousin, ne mesurait pas encore l'étendue des dégâts. Il croyait naïvement que la substitution de garantie avait été faite comme prévue lors de la signature du contrat de prêt, car la succession était terminée depuis longtemps déjà. S'il s'était quelque peu endormi sur les risques qu'il avait pris dans cette affaire,

il va bientôt se réveiller en sursaut pour se retrouver en plein cauchemar.

La banque avait placé, une fois de plus, un nouveau chef de bureau à la caisse locale et celui-ci avait pour tâche de traiter fermement les dossiers difficiles de l'agence. Il convoqua donc le conseil d'administration au grand complet, cette fois, pour l'informer de la situation particulière de l'entreprise de Bernard avec pour consigne de ne jamais prononcer le nom de son prédécesseur, bien qu'il portait une lourde responsabilité dans le ficelage de ce dossier explosif. C'est donc en plein conseil d'administration que Maurice va apprendre l'ampleur des dégâts et la saisie de l'entreprise de son cousin Bernard. Car celui-ci figure désormais en bonne place dans les dossiers du service contentieux. Alors que la banque ne l'avait jamais tenu informé de la situation catastrophique de l'entreprise auparavant, il apprend qu'il est toujours considéré cautionnaire du premier prêt accordé à son cousin. Comme il avait été adroitement maintenu à l'écart des comités des prêts, il ignorait également l'existence des autres prêts qui avaient été consentis dans son dos. Ces prêts n'ayant jamais servi à rembourser les retards d'échéances de la

^l'amante religieuse

banque, n'ont fait que compromettre encore davantage la solidité de l'entreprise. Cet endettement abusif aurait du être reproché au petit chef de bureau responsable, mais la direction ne l'entendait pas ainsi. Car elle avait une réputation à défendre et ses nombreux avocats se faisaient fort de tenir tête à n'importe quel plaignant novice en procédure.

Les secrets bancaires sont très utiles en pareils cas, ils permettent d'endormir la méfiance des clients pour mieux les surprendre et leur tirer le maximum de sang. À ce titre les banquiers s'apparentent en tous point à notre mante religieuse, sournoise et calculatrice hors pair. Maurice apprit également les malversations de sa cousine au sein de l'entreprise. Les prêts ayant servi à d'autres fins qu'à consolider sa trésorerie l'ont, au contraire, endettée abusivement. La banque portait une lourde responsabilité dans cet endettement abusif et aurait, en tout état de cause, du rendre des comptes au conseil d'administration.

Cependant il n'en fut rien, car ce conseil d'administration n'est constitué que de simples clients élus, incompetents à gérer une banque, alors que les employés de cette banque sont des professionnels aguerris. Les commissaires aux

^l'amante religieuse

comptes, simples pantins articulés par la direction de la banque ne font que lire, aux assemblées générales, les comptes rendus imprimés d'avance par la direction.

Maurice se retourna donc contre la banque pour lui signifier qu'un accord avait été conclu lors du fameux prêt. Cet accord stipulait que la succession devait venir en substitution de la caution dès qu'elle serait réalisée. Or elle l'était depuis plus de deux ans maintenant ; donc le contrat qui le liait devenait ainsi caduc. Toutefois la banque avait pris ses précautions à l'avance. Maurice eut beau lire et relire le contrat à l'endroit puis à l'envers, il n'y trouva aucune trace de cette soi-disant substitution de garantie. Il s'était agi seulement d'un accord verbal qui n'avait jamais été consigné sur papier. Il apprit donc à ses dépens qu'un administrateur de banque ne doit jamais faire confiance à ses gestionnaires. Il se retrouvait donc piégé et n'avait plus aucune autre solution que d'attaquer la banque pour endettement abusif de son client, ayant entraîné le dépôt de bilan de l'entreprise et le cautionnaire dans la même barque.

Maurice reçut donc une belle lettre recommandée d'un cabinet contentieux, le mettant en demeure

^l'amante religieuse

de s'acquitter dans les huit jours de la somme de 153 mille francs, sous peine de poursuite et de saisie. Cette somme représentait le reste de l'encours du prêt de 100 mille francs, plus les intérêts normaux et plus les intérêts de retard exorbitants, ceux-là. La pilule était dure à avaler, aussi Maurice s'adressa à un avocat pour lui demander conseil. Celui-ci, moyennant la somme de 800 francs pour quelques dizaines de minutes d'entretien, le persuada que son affaire n'était pas défendable. En effet sa signature apparaissant au bas du contrat ouvre tous les droits de poursuite de la banque à son égard. Et aucune trace de substitution de garantie n'y figurant, le signataire est obligé d'en accepter les termes.

Voilà donc Maurice face à son destin, obligé de se défendre seul contre la puissance de l'argent. Il demanda donc un rendez-vous à la direction départementale de sa banque pour essayer de négocier ce qui pouvait encore l'être. La rencontre fut assez houleuse, chacun voulant rester sur ses positions. La banque ne démordait pas qu'elle était dans son droit et qu'un contrat signé été inattaquable juridiquement. Maurice ne démordait pas qu'un endettement abusif avait été à l'origine de ce désastre et que l'employé de

bureau véreux en était le seul responsable. Ce à quoi répondait le banquier qu'il fallait le prouver et que ça ne serait pas facile. Maurice ne pouvait pas compter sur le conseil d'administration, qui avait été anesthésié par la direction, pour le défendre. En effet la consigne avait été passée à tous les administrateurs de ne pas faire de vagues dans ce dossier brûlant, car la mauvaise publicité pourrait nuire gravement aux intérêts de la banque et par conséquent aux clients. A force de marchandage et de menaces de faire un scandale médiatique, Maurice finit par obtenir un accord à moitié satisfaisant pour chacune des parties. Il devra payer sur le champ 80 mille francs pour se voir dégager de toutes poursuites dans ce dossier.

Pendant ce temps un syndic ayant été nommé pour la liquidation des biens de l'entreprise de Bernard, celui-ci reçut une lettre lui signifiant que la scierie allait être vendue pour renflouer ses créanciers. L'étendue des dégâts dépassait de loin les encours de la banque. Les créanciers arrivaient de partout, des fournisseurs dupés, d'autres organismes bancaires que la pieuvre avait sollicités, les lois sociales et l'URSSAF, les ASSEDIC. Sans compter le garage où Edith avait acheté sa belle voiture neuve et qui n'était toujours pas réglée, l'épicier, le boulanger et une

^l'amante religieuse

foule de particuliers. La note atteignait maintenant plus d'un million de francs. La vente fut donc prononcée et le matériel vendu pour un prix dérisoire, comme toujours en pareil cas. Car les syndics se moquent bien de couvrir tous les créanciers, pourvu que les principaux requins, qui passent les premiers, soient renfloués. D'abord l'Etat, les lois sociales, les assurances, les banquiers, les avocats et tant pis pour les créanciers particuliers, les fournisseurs et autres artisans, commerçants et boulangers.

La vente de l'entreprise n'ayant bouché qu'un trou minuscule, la procédure continua donc à dresser la liste de tous les avoirs du couple en plein divorce, afin de saisir le maximum de biens fonciers, mobiliers et immobiliers. Les bois et les terres hérités depuis peu, la maison neuve et la ferme dans laquelle Edith s'était réfugiée avec son amant, furent mis en vente à leur tour. Cependant la vipère qui squattait la ferme n'entendait pas se faire mettre à la porte aussi facilement. Prétendant que la succession lui revenait par moitié puisqu'elle avait été effective alors qu'elle était encore l'épouse de l'héritier. Toutefois, maintenant qu'elle divorçait de son mari, elle ne prétendait pas que ses biens puissent servir à couvrir la faillite de

l'entreprise ; rendant seul son ex mari responsable de la situation. Naturellement le syndic ne tint pas compte de ses protestations mais il dut tout de même supporter des mois de procédures avant d'en découdre avec cette guenon qui payait ses avocats avec de la monnaie de singe.

ncendie

Quelque temps plus tard, une nuit, vers deux heures du matin, la grange de la ferme prit feu mystérieusement. Un voisin accourut cogner à la porte d'Edith ; ne voyant personne sortir il appela les pompiers qui arrivèrent assez vite et réussirent heureusement à circonscrire le début de sinistre. C'est seulement à ce moment-là que l'amante religieuse sortit avec son amant sur le pas de la porte pour s'enquérir de la raison de ce remue-ménage dans sa cour. Le lendemain, la compagnie d'assurances enregistrait une déclaration de sinistre en bonne et due forme avec des détails précis sur tout ce qui avait soi-disant disparu dans l'incendie. Mais l'enquête ne put prouver la présence de tant de choses et ne remboursa que les quelques dégâts du bâtiment. Les fourberies d'Edith devenaient décidément de moins en moins rentables et ses pouvoirs de

^l'amante religieuse

séduction commençaient sérieusement à donner des signes de fatigue.

Connaissant la fine mouche, il n'est pas interdit de penser qu'elle attendait derrière ses rideaux que l'incendie prenne suffisamment d'importance pour appeler les pompiers à retardement pour qu'ils ne puissent rien sauver. Dans ce cas seulement les assurances, même dans le doute, auraient été obligées de rembourser la totalité des objets déclarés. Un voisin trop zélé, se mêlant de ce qui ne le regardait pas, aura tout fait capoter. Q'avait-il besoin de cogner comme un sourd à la porte d'Edith qui n'entendait rien ? Ces arnaques à l'assurance sont monnaie courante et ce n'est pas à Edith qu'on l'apprendrait.

Les compagnies d'assurances avouent en privé que 30 % de leurs clients allument eux-mêmes les sinistres qu'ils entendent ensuite se faire rembourser. Et comme seulement 3% d'entre eux sont confondus, ce sont les clients honnêtes qui paient leur prime d'assurance 30% plus chère qu'ils ne devraient. Si l'affaire avait réussi, il n'est pas du tout sûr que le remboursement de l'assurance aurait entré dans le syndic pour boucher les énormes trous de l'entreprise de Bernard. Néanmoins Edith, malgré son

^l'amante religieuse

machiavélisme et sa rage à obtenir tout ce qu'elle voulait, ne pouvait pas gagner à tous les coups. Sa chance avait tourné avec le dernier quartier de la lune et ses mouvements immuables.

La vente de la ferme était toujours en suspens car la justice avait bien du mal à dénouer les fils de la toile qu'Edith avait tissés autour de ce dossier avec la complaisance de son avocat. Toutefois la vente des autres biens arrivait à grand pas et l'amante religieuse se demandait encore comment elle pourrait faire pour se mettre une autre victime sous les mandibules. Sans doute conseillée par son amant, elle eut l'idée de se porter acquéreur de la maison neuve le jour de la vente en prétendant un droit de préemption. La mise à prix dérisoire de 90 mille francs attisa la convoitise de l'ancienne patronne déchue. Les amateurs se faisant rares, compte tenu des aventures rocambolesques de la famille, les enchères s'arrêtèrent à 110 mille francs seulement. La maison lui fut donc adjugée après que le syndic se soit assuré de sa possible solvabilité. Son amant, ayant flairé la bonne affaire, avait offert suffisamment de garanties pour endormir la méfiance de l'exécuteur testamentaire de la défunte entreprise.

La mise au « poing dans la figure »

La maison du couple, qui s'était marié pour le meilleur et pour le pire, revenait donc à l'épouse qui demandait maintenant à son ex mari de prestement quitter les lieux. Malgré ses cris, menaces et jérémiades qui ne servirent à rien. Aussi, le soir même celui-ci se précipita, un peu éméché, dans la maison de sa ferme pour y régler quelques anciens comptes douloureux avec son ex. Comme ses parents lui avaient enseigné les bonnes manières et en particulier qu'on ne devait jamais entrer chez les gens sans frapper, il mit à profit ce qui lui restait d'éducation en défonçant la porte et, se trouvant nez à nez avec son rival, il l'envoya rouler à terre d'un coup de poing. Edith, qui avait toujours su le dominer voulut s'interposer, mais elle se retrouva avec deux œufs sur le plat au beurre noir à la place des yeux. Délesté de tant d'années de soumission, il regagna tranquillement sa maison comme quelqu'un d'heureux devant le devoir accompli. Soulagé, tel un taureau en rut qui vient

^l'amante religieuse

d'accomplir son devoir, il se jeta sur son lit en s'endormit du sommeil du juste, l'adrénaline en chute libre.

Toutefois le lendemain, à la première heure, les gendarmes se présentaient chez lui pour une mise en examen aux motifs de coups et blessures dûment constatés sur son ex et son rival. Encore sur le coup du soulagement procuré par sa prestation de la veille, il reconnut les faits avec une certaine fierté sans se rendre bien compte des conséquences. Car la mégère l'avait tant et si bien chargé en précisant sans preuves qu'il avait proféré des menaces de mort à leur rencontre, que les gendarmes se crurent obligés de perquisitionner chez lui et de confisquer tous ses fusils et carabines ainsi que leurs munitions. Ce chasseur impénitent se retrouva donc désarmé, tout nu et privé de son passe-temps favori. De plus il dut suivre les forces de l'ordre au poste pour répondre de son acte et signer sa déposition.

Pauvre de lui, car s'il avait nié les faits en disant qu'il n'avait jamais mis les pieds dans la ferme et que les deux énergièmes s'étaient sans doute arrangés ainsi, eux-mêmes au cours d'une scène de ménage, peu de gens auraient témoigné contre lui. La population de cette petite bourgade

^l'amante religieuse

connaissait trop les agissements inqualifiables de son ex et les voisins auraient été bien contents de donner une bonne leçon à cette vipère qui en méritait mille fois plus. Les gendarmes eux-mêmes n'auraient pas été fâchés de l'inculper de faux témoignage par-dessus le marché, mais Bernard avait avoué et ils se devaient de le poursuivre en bonne et due forme, même à contrecœur.

Bien que le petit banquier froussard avait cru bon de retirer sa plainte, Edith, qui tenait sa proie entre ses mandibules, n'entendait pas la laisser s'échapper aussi facilement ; elle poursuivit seule la procédure. La machine judiciaire va donc faire son chemin et le tribunal condamnera notre infortuné naïf à cinq mille francs de dommages et intérêts au bénéfice de la victime et quelques mois de prison avec sursis et mise à l'épreuve. Sans compter la perte, pour un chasseur, de ses jouets préférés, toujours réquisitionnés. Voilà où mène l'honnêteté !

Bernard essaya bien de persister à rester dans sa maison, maintenant propriété de son ex, mais la vie fut intenable et il dut se rendre. Vaincu, il finit par partir et mettre plusieurs centaines de kilomètres entre lui et la tigresse. D'autant qu'il venait de recevoir une note du lycée où Edith

avait placé son dernier fils. Bien qu'il fût contraint de verser une pension à la mère, celle-ci refusait en plus de payer les mensualités et la pension du lycée. Il lui fallut donc encore être poursuivi pour cela. La coupe était pleine ; il préféra abandonner la partie quitte à perdre le droit de visite de ses enfants.

///

///E CAMBRIOLAGE

Ce qui le faisait rager le plus, c'était le fait qu'Edith habite dans la maison où il était né. Là où il avait grandi avec ses frères à la ferme de ses ascendants. Qu'elle utilise, avec son amant, les meubles de ses parents avec une désinvolture et un culot jamais atteints, même par une créature animale. Seul un être humain peut atteindre un tel degré de malveillance et de méchanceté. Il en était là de ses réflexions et du bilan de ces tristes années, quand une idée lui traversa l'esprit. Profitant de l'absence inopinée de son ex, partie en vacances terminer les derniers quartiers de lune de miel qui lui restaient en compagnie de son banquier, il pénétra dans la maison et déménagea tous les meubles de ses parents dont il était, de toutes façons, héritier au même titre qu'elle. Comme il avait conservé une clé, il put

^l'amante religieuse

entrer sans effraction et se faisant aider de ses frères, il chargea les meubles dans un camion et partit au diable vauvert sans laisser d'adresse à sa tortionnaire. Sans oublier de refermer la porte à clé et ressortir par la fenêtre en cassant un carreau.

On imagine la tête d'Edith quand elle rentra deux jours plus tard. Folle de rage et convaincue de connaître l'artisan de cet acte infâme, elle se précipita à la gendarmerie pour porter plainte une seconde fois contre son ancien mari qu'elle désigna comme le seul auteur capable d'un tel forfait. Voilà nos deux gendarmes repartis en chasse contre Bernard et, l'ayant retrouvé, se mirent à l'interroger. Cependant Bernard, qui avait appris à ses dépens ce qu'il en coûtait de dire la vérité aux gendarmes, nia cette fois formellement être l'auteur de ce vol, utilisant cette fois à son profit la bonne vieille formule « n'avoues jamais ! ». Les gendarmes, qui commençaient à se rendre compte à qui ils avaient à faire en la personne d'Edith ne mirent, cette fois, pas trop de zèle à faire éclater la vérité. Leur enquête se borna à avancer avec la lenteur d'un escargot et Bernard ne fut pas inquiet. Ils s'arrangèrent pour ne trouver que les empreintes d'Edith et de son amant sans trop s'attarder sur

^l'amante religieuse

les autres. Aucune preuve de son passage dans la maison ne put être établie et un non-lieu fut prononcé au grand désespoir de la mante religieuse qui dut relâcher sa proie, l'estomac vide et se remettre les deux coudes sur son prie-dieu afin d'en appeler au diable pour qu'il l'inspire. Rageant contre cette police incapable qui devait avoir les deux yeux crevés pour ne pas voir l'évidence, alors qu'elle, avec ses huit yeux d'araignée, n'avait eu aucune peine à désigner le coupable.

Un trou béant dans sa toile venait de laisser s'échapper sa proie, elle devra désormais jeûner jusqu'à sa prochaine victime. Qu'à cela ne tienne, elle n'abandonnait pas si facilement, et quand une de ses dépouilles lui glissaient entre ses huit pattes elle se remettait patiemment à guetter la prochaine victime. Privée de meubles, de lit, de chaises et de table, elle écumait et devait camper dans la maison de la ferme vide, coucher à même un matelas prêté généreusement par son amant. Elle ne passa pas deux jours avant d'avoir trouvé une solution à son problème pas banal. Elle allait trouver un nouveau souffredouleur.

Cet heureux élu sera son propre père, qui était de

^l'amante religieuse

plus en plus dépendant et qui devait avoir recours à des aides sociales pour son ménage et ses repas. Sa maigre retraite ne représentait pas une fortune à proprement parler, mais lui suffisait largement. Ne pouvant plus conduire, il avait revendu sa voiture, ce qui lui laissait un petit pécule. De plus, il économisait ainsi l'entretien en carburant et l'assurance ; ce qui n'était pas négligeable. Alors Edith commença à se demander si elle ne devait pas subitement se souvenir qu'elle avait un père et qu'elle l'avait bien mal jugé depuis ces nombreuses années où elle lui reprochait, sans cesse, son incapacité de gestion. En bonne comédienne elle se déguisa en fille repentie pour aller le voir, prendre enfin de ses nouvelles et en profiter pour l'inviter à déjeuner un dimanche. Quelle grande âme ! Enfin la mante religieuse s'agenouillait sur son prie-dieu et faisait amende honorable à l'encontre de son géniteur. Celui-ci ne vit pas les fils de la toile trop fins pour sa vue. De plus, un père devient facilement aveugle envers ses enfants quand il retrouve leur semblant d'affection. L'amour paternel rend tout aussi malvoyant que l'amour tout court, c'est bien connu.

Elle se rendit donc le dimanche suivant, après la

^l'amante religieuse

messe, chez son père et l'aïda à s'installer dans sa voiture pour le transporter chez elle où un repas copieux l'attendait. Le pauvre homme ayant pardonné à sa fille son ingratitude à son égard, ne put retenir une larme d'émotion devant cette scène de famille touchante. Le soir venu, elle lui proposa de rester à dîner et coucher à la maison, arguant qu'il serait bien moins fatigué car il se faisait tard pour reprendre la route. Le brave homme ne voulut pas gâcher une si belle réconciliation et accepta. Le lendemain, avant son réveil, elle se rendit chez son père pour prendre ses affaires et lorsqu'elle rentra elle le mit devant le fait accompli. Tu ne peux plus rester seul, tu vas rester ici ; je m'occuperais de toi et je ferais déménager tes meubles ici afin que tu puisses t'installer à ton aise. Tu pourras rendre ton appartement et tu feras ainsi le bénéfice d'un loyer devenu inutile, puisque je vais m'occuper de toi désormais. Tous ces changements subits commençaient bien à perturber le vieil homme, mais il était incapable de protester devant le pouvoir de persuasion de sa fille qui avait réponse à tout. Elle va donc s'occuper de tout. D'abord de faire adresser la pension de retraite de son père chez elle. Elle va réussir à lui arracher sa signature pour une procuration afin de lui laisser le soin de gérer son compte. Le trou

^l'amante religieuse

de sa toile était enfin réparé et sa dernière victime prisonnière. Le kidnapping de son père ayant réussi au-delà de toutes espérances, elle pouvait se remettre à tisser sa toile tranquillement.

Cependant, chaque fois qu'Edith savourait sa victoire sur une de ses cibles, un autre problème remplaçait aussitôt celui qu'elle venait de résoudre. Le garagiste impayé commençait à trouver les procédures un peu longues et n'attendant pas la décision du syndic, il se rendit tout simplement au domicile de l'intéressée et lui intima l'ordre de lui rendre les clés de la voiture avant que celle-ci n'entre dans l'inventaire de la faillite. Comme de toutes façons elle ne pouvait pas la soustraire à cet inventaire, elle finit par céder et se retrouva à pied, après s'être retrouvée toute nue dans sa maison. Décidément la lune descendante ne lui était pas favorable.

Entre temps, les avocats et ceux du syndic, qui se battaient depuis deux ans pour savoir si la ferme viendrait s'ajouter à l'acte de vente des biens, commençaient à rendre leur verdict. Justifiant ainsi les sommes faramineuses réclamées pour leurs honoraires, ils confirmèrent que la ferme entrait bien dans le syndic et devait en

conséquence être vendue au plus vite. Car l'avocat d'Edith ne se contentait plus des paiements en nature et lui réclamait, maintenant, des appointements plus conformes à la gestion de son cabinet. Malgré les menaces et le chantage de révéler leurs accords coupables à son épouse, l'avocat persista et Edith dut mettre la main à sa poche et chercher, parmi les oursins et les cactus, ce qui lui restait d'encours pour étancher la soif de cet hypocrite défenseur. Les économies de son père y pourvoient. Car ce n'est rien de le dire, mais cette pieuvre tentaculaire n'avait pas pour habitude de régler normalement une facture comme tout le monde, elle usait et abusait de tous les stratagèmes possibles, avant d'y être contrainte. Du reste, l'avocat dut y laisser quelques plumes dans la bataille, car elle ne finira jamais de le régler complètement.

Le verdict finit donc par tomber et la partie fut perdue pour Edith qui écuma de rage. Elle se voyait bien mal récompensée de ses efforts après avoir payé de sa personne et du porte-monnaie des autres, avec toute l'énergie qu'elle pouvait mettre en œuvre. Folle de rage, elle s'en prit avec acharnement à la grange qui n'avait pas voulu brûler cette nuit là, armée d'une hache, elle entama les poteaux de soutien en espérant l'affaiblir suffisamment pour qu'elle s'écroule.

^l'amante religieuse

Toutefois, elle n'avait pas prévu que la tâche serait aussi pénible. Après s'être épuisée une dizaine de minutes elle dut s'avouer vaincue et, en larmes, au bord de la crise de nerfs, abandonner la partie. Il lui fallait laisser vendre la ferme, cette fois, pour de bon. Elle va donc se cramponner le plus longtemps possible à cette demeure car elle se retrouvait cette fois à la rue. Prétextant la charge de son père elle tint tête le plus longtemps possible aux autorités chargées de l'expulsion. L'appartement où habitait son père n'était qu'en location et se retrouvait maintenant occupé par d'autres locataires, pas question de compter dessus. De plus, la maison neuve de ses premiers amours et qu'elle avait rachetée était également louée à un couple de jeunes. Pas question de la reprendre.

Après avoir joué à la patronne toutes ces années, comment se retrouver à la rue sans s'étrangler de rage ? Alors Edith, qui n'était pas en retard d'imagination, eut une idée de plus. Lorsqu'elle avait loué la maison neuve au jeune couple, elle avait pris la sage précaution de garder une clé de la porte d'entrée ; au cas où ! Elle va donc s'introduire en leur absence dans les lieux afin d'y faire main basse sur tout ce qui pouvait bien l'intéresser. Naturellement le petit jeu ne dura

^l'amante religieuse

pas longtemps avant que les locataires s'en aperçoivent et ils durent porter plainte. L'enquête ne put, une fois de plus, aboutir car aucune preuve ne fut découverte chez Edith qui avait pris la précaution de mettre ces objets en lieu sûr. Toutefois les locataires, qui commençaient à entendre parler des agissements douteux de leur propriétaire, comprirent assez vite qu'ils ne pourraient pas rester dans les lieux sans encourir d'autres visites impromptues. Ils décidèrent donc de quitter la maison hantée sans regret. Mais la propriétaire ne se gêna pas pour leur faire payer un dédit au motif qu'ils n'avaient pas prévenu, par lettre recommandée, de leur départ dans les délais légaux. N'ayant pas envie d'en découdre juridiquement avec cette vipère, ils s'exécutèrent, trop contents de mettre, le plus vite possible, des kilomètres entre elle et eux.

La Nouvelle Lune

La nouvelle lune a ceci de particulier qu'elle passe entre la terre et le soleil, en sorte qu'il est impossible de l'admirer, exceptions faites des éclipses de soleil. Cet état de fait amène la plupart des gens à la surnommer la « Lune

^l'amante religieuse

Noire ! » Cet adjectif n'est pas très reluisant, toutefois en ce qui concerne la nature et ses raisons de nous offrir un tel spectacle, il n'y a là rien de très péjoratif, la scène reste magique et ne cesse de nous émerveiller en se renouvelant chaque fois depuis des milliards d'années. Néanmoins, pour notre mante religieuse en fin de cycle, cette lune noire va lui jouer un de ses bons tours dont elle a le secret. Si personne n'a réussi à rabattre le caquet de ce vampire, la lune noire va s'en charger inexorablement. Rien ne pourra l'arrêter, telle sa course dans le ciel elle ira jusqu'au bout. Elle aura raison de la solidité de la toile d'Edith aussi facilement qu'une tête de loup passant dans tous les recoins d'un appartement.

Les premières déconvenues commençaient à arriver avec la vitesse d'un ouragan. Tout d'abord son amant commençait, lui aussi, à subir les influences de la lune noire qui arrivait à grands pas. Il avait surtout apprécié la lune de miel, le premier quartier, la pleine lune, mais la lune noire, décidément, ne lui inspirait pas confiance. Comme il savait assez bien compter, il n'eut pas beaucoup de difficultés à faire ses deux additions. L'actif apparaissait bien plus mince qu'il ne l'avait espéré. Quant au passif, alors là, comment avait-il pu le laisser monter à

^l'amante religieuse

cette hauteur sans s'en rendre compte ? Seul un amoureux aveugle peut atteindre un tel degré d'inconscience. De plus la manie d'Edith de souvent régler son avocat et d'autres créanciers en nature, commençait de lui entrouvrir les yeux. Sa cécité commençait doucement à s'estomper. Sentant venir le moment où il allait devoir recueillir la maîtresse et son père chez lui, il profita des minces rayons du croissant de lune en fin de cycle pour y voir clair une dernière fois et s'éclipsa sur la pointe des pieds par une nuit sans lune. Il se retira comme un parfait hypocrite sans un adieu touchant, préférant ne pas assister à la scène qu'elle lui réserverait.

Voilà donc notre petit banquier puni là où il avait orgueilleusement péché. Il avait joué un bon tour à Maurice en lui faisant rembourser l'emprunt de sa maîtresse, mais il se retrouvait lui-même piégé par cette amante religieuse qui l'avait sucé jusqu'au sang sans qu'il y prenne garde. Ses économies avaient fondu comme neige au soleil et les compensations qu'il en avait tirées étaient bien loin du compte. Il se retrouvait seul avec son passif dans sa grande maison froide. Méditant sur son âge avancé qui hypothéquait lourdement ses chances de refaire sa vie.

^l'amante religieuse

Quant à Edith, folle de rage, elle va se démener comme un serpent venimeux pour résoudre ce nouveau dilemme. Car les années passant plus vite qu'elle ne l'aurait souhaité, elle était bien consciente qu'il lui serait désormais difficile de trouver un autre pigeon aussi facile à plumer. Il va donc lui falloir rester seule sans voiture et sans amant. Heureusement elle allait récupérer sa maison nuptiale pour s'y installer définitivement avec son père afin de lui sucer sa pension. Celui-ci devenait, du reste, de plus en plus indifférent à tous ses remue-ménage.

Les piqûres de sa fille, qui lui suçait le sang, ne lui faisaient presque plus mal tellement il s'y habitait. Son âge avancé et sa santé ne lui permettaient pas de s'interposer dans les décisions de sa fille et il acceptait, contraint et forcé, tous ses caprices sans discuter.

Toutefois la lune noire veillait. L'installation dans la maison neuve ne va pas se faire selon ses vues, car elle en était la propriétaire à un détail près seulement. Elle avait oublié de verser les mensualités du remboursement d'emprunt qu'elle avait contracté et cautionné par son amant, pour le rachat de cette maison. Mais l'amant avait su adroitement se retirer de cette toile sur la pointe des pieds sans faire de bruit. Si

^l'amante religieuse

bien que la maison n'étant pas réglée au syndic, celui-ci, après bien des courriers de mise en demeure, en devenait le propriétaire selon le contrat signé en bonne et due forme entre les deux partis. Il lui faudra renoncer à emménager dans les lieux malgré ses cris de colère hystériques.

Elle essaiera encore d'obtenir, de la mairie, des fiches d'état civil en insistant de ne pas mentionner le décès de son fils afin d'en tirer encore quelques intérêts mesquins. Cependant ses agissements ayant laissé partout des traces indélébiles, elle se verra mettre à la porte vertement. Décidément la lune noire s'acharnait sur elle. L'amante religieuse avait beau s'agenouiller de temps en temps sur son prie-Dieu, pour en appeler au diable, celui-ci ne répondait plus. La lune noire lui avait mis la main sur la bouche en lui intimant l'ordre de ne plus intervenir désormais en faveur de cette punaise.

Ses capacités de nuisance n'étaient, malgré tout, pas totalement terminées. Son ex mari Bernard s'était remis en ménage avec une brave femme courageuse du nord de la France. Ensemble ils exploitaient une petite ferme maraîchère et

^l'amante religieuse

vendaient leurs produits sur les marchés de la région. Bernard réalisait enfin que toute les femmes ne se ressemblent pas et, que bien qu'échaudé, il avait eu raison d'aimer une seconde fois. Cependant, après quelques années de vie enfin heureuse, il fut atteint d'une maladie grave qui finit malheureusement par l'emporter, laissant sa nouvelle compagne dans le désarroi et la peine que l'on imagine. Il demanda malgré tout à se faire enterrer près de son fils dans son pays natal. Ce que sa compagne accepta et fit toutes les démarches nécessaires afin de respecter ses dernières volontés. Chaque années cette brave femme fait plus de 400 kilomètres pour venir fleurir sa tombe avec amour et affection. Et bien Edith qui n'en finit pas de monstruosité, jette les fleurs de celle qui a adouci les dernières années de Bernard à la poubelle lorsqu'elle vient fleurir la tombe de son fils. Comment appeler cet acte monstrueux ? Je ne trouve pas de mot adéquate dans le dictionnaire pour nommer cette infamie.

Pour en finir enfin avec ses nuisances, s'étant mise à dos tout son entourage, y compris ses enfants, elle réclame cependant le droit de visite des ses petits enfants. N'obtenant pas satisfaction, elle attaque un de ses fils en justice pour non présentation de ses petits enfants, et le malheur

^l'amante religieuse

c'est qu'elle a le droit pour elle malgré tous ses antécédents. La procédure suit son cours et nous ne sommes pas certains qu'elle n'obtiendra pas satisfaction une fois de plus.

Les histoires finissent souvent par « ils se marièrent, furent heureux et eurent beaucoup d'enfants » mais là, comme ils s'étaient bien mariés pour le meilleur et pour le pire, ce fut le pire !

Cette mante religieuse avait dévoré son mari, son père, ses nombreux amants et même ses enfants sans le moindre scrupule et pour des raisons que notre mère nature n'avait pas envisagé en créant cet insecte. Car la mante religieuse dévore peut-être ses amants mais jamais ses enfants.

Elle avait tout d'une teigne qui s'accroche aux cheveux de ses victimes pour ne plus les lâcher. Certains devront se raser la tête complètement pour s'en libérer.

Elle avait l'œil perçant comme un rapace qui épie sa proie en lissant tranquillement ses rémiges, ne lui laissant aucune chance se s'échapper.

Une jolie fleur dans une peau de vache disait Brassens. Mais les vaches sont de braves bêtes qui donnent leur lait sans revendiquer la moindre compensation. Les hommes leur sont bien plus

^l'amante religieuse

redevables qu'il n'y paraît à première vue. De plus, une peau de vache n'est rien d'autre qu'un morceau de cuir ; une matière extrêmement noble, alors que notre énergumène était un drôle de cuir.

On l'a comparée à une sangsue, mais ces petits animaux n'ont jamais sucé le sang de leurs semblables. Ils ont même rendu bien des services au genre humain pour soigner quelques unes de leurs congestions au siècle dernier. Rien à voir avec cette engeance.

On l'a traitée de vipère ; elle en avait le venin et la sournoiserie, mais là encore les vipères ont un bien plus grand soin de leur progéniture qu'elle. Chez ces animaux ce seraient plutôt les enfants qui mangeraient leur mère. Ce qui semble bien plus dans l'ordre des choses de la nature.

D'autres la qualifièrent de pieuvre. Il est vrai qu'il lui fallait pas moins de huit tentacules pour maîtriser simultanément ses nombreuses victimes en même temps. Elle avait également, comme les poulpes, cette faculté de glisser entre les doigts de ceux qui s'apprêtaient à la saisir. Elle se sortait toujours des ornières où elle s'était aventurée.

Pourquoi pas une punaise ? Cet insecte est assez mal considéré par les humains pour soutenir la comparaison avec elle. Seulement, mise à part

^l'amante religieuse

son odeur, que peut-on reprocher à cet insecte ? De plus Edith ne sentait pas mauvais, elle n'hésitait pas à s'offrir les parfums les plus raffinés pour séduire et enivrer les mâles qu'elle fréquentait. Là encore il faut chercher un autre animal qui puisse soutenir la comparaison.

Aurait-elle été un requin ? Ses dents acérées sembleraient le confirmer. Quand l'animal tient sa proie dans sa mâchoire, elle ne peut s'en échapper d'aucune façon. Ses dents en forme de crochets et de harpons interdisent à toutes ses victimes de ressortir de sa gueule. Cette comparaison semble assez proche de la vérité, exception faite toutefois, que les requins ne mangent pas les membres de leur famille.

Une panthère ? Elle en avait la félinité, la ruse, et la cruauté lorsqu'elle s'acharnait sur sa proie. Cependant la panthère bénéficie d'une solide réputation de mère parfaite, qui s'attaque à ses victimes pour nourrir décentement ses enfants, non pas pour se gaver elle-même en les privant.

Une tigresse, peut être ? Car ses colères et ses rugissements lors de ses échecs y faisaient incontestablement penser. Néanmoins nous tombons dans le même cas de figure que la panthère. On n'a jamais vu cet animal dévorer ses enfants ou ses amants.

^l'amante religieuse

Une araignée tissant sa toile et attendant patiemment que ses victimes tombent dedans. Voilà l'image qu'elle donnait le plus souvent. Elle en avait au moins les huit cuisses pour aguicher autant d'amants en même temps et entortiller ses proies. Et les huit yeux pour les guetter inlassablement. De plus cet insecte a la terrible réputation d'une dévoreuse d'amant. Mais là encore s'arrête la comparaison. Les araignées prennent le plus grand soin de leur progéniture ; ce qui était loin d'être le cas d'Edith.

A force de la comparer à des animaux, il faut bien reconnaître qu'aucun d'entre eux ne peut correspondre à ce caractère exceptionnel, hors du commun. Car si les animaux, comme les êtres humains ont bien autant de défauts que de qualités, ils sont en général assez bien partagés pour équilibrer le fonctionnement de notre admirable nature. Cependant, en ce qui concerne cette araignée, elle cumulait tous les défauts de tous les animaux et des humains réunis, sans avoir aucune de leurs qualités. Tous ceux qui l'ont côtoyée ont du se rendre à l'évidence, les vertus qu'ils avaient cru découvrir en elle, n'étaient que des défauts bien cachés, juste ce qu'il fallait pour lui laisser le temps de tisser sa

^l'amante religieuse

toile et acérer ses mandibules. Quant à la comparer à un être humain, plutôt qu'à un animal, il faut beaucoup d'imagination. Une putain pourrait peut être faire l'affaire. Comme elle, Edith se servait de ses appâts pour attirer les hommes et en tirer de substantiels bénéfiques. Toutefois, si les péripatéticiennes font le plus vieux métier du monde en vendant leur corps, elles ne tuent jamais la poule aux œufs d'or. Elles ne prélèvent que de très petites rémunérations, comparées au prix que faisait payer Edith à ses amants. Elle choisissait toujours des hommes influents qui pouvaient l'entretenir ou lui faire obtenir tout ce qu'elle désirait sans limite, alors que les prostituées appliquent un tarif relativement régulier. Même les cocottes, qui se font entretenir, ont la sagesse de ne pas manger complètement leurs amants, afin d'en profiter assez longtemps. De plus, si ces femmes volages ont des enfants, elles leur font profiter du luxe dont elles bénéficient plutôt que de les en priver.

C'était une amante religieuse égoïste au plus haut degré qu'il soit possible d'atteindre. Elle n'a jamais aimé personne d'autre qu'elle-même. Elle ne s'intégrait à aucun groupe, à aucune chaîne de solidarité. En sorte qu'elle ressemblait davantage à une fausse maille qu'à un quelconque maillon

^l'amante religieuse

d'une chaîne. Toutefois cette fausse maille n'avait aucune fiabilité et personne ne pouvait compter sur elle. Elle a parcouru toute sa vie en n'ayant jamais rendu le moindre service à quiconque, ce qui ne l'empêchait pas de s'afficher aux offices religieux comme une grenouille de bénitier assidue, à qui l'on aurait volontiers donné le bon dieu sans aucune confession.

Jalouse et envieuse, tout comme la jolie fleur dans une peau de vache, de Brassens, qui frappait à coups d'ombrelle une autre fleur qui lui avait semblée plus jolie qu'elle. Imbue de son pouvoir de séduction, elle en usait et en abusait sur toutes ses victimes jusqu'à ce qu'elles cèdent à ses caprices de gamine. Personne ne sortira indemne de ses griffes, toutes ses proies garderont de profondes cicatrices indélébiles. Elle réussira ainsi à nuire à tous ceux qu'elle a côtoyés. La seule chose qu'elle n'avait pas prévue, c'était le cycle immuable de la lune. La satanée roue qui tourne et qui ride les visages les plus jolis aussi sûrement que la pendule mesure le temps qui passe.

Personne ne peut y échapper. C'est la dernière lune, la lune noire, qui aura raison d'elle et avec le crépuscule elle va devoir allumer la lumière devant son miroir qui va lui renvoyer en pleine

figure, l'étendue des dégâts. La pire chose qui puisse arriver à ce genre de mégère. La perte irrémédiable de ses pouvoirs de séduction la rendit folle de rage.

L'affaire du collier de la reine

Son destin n'est pas banal ; il pourrait cependant être comparé à celui de la comtesse de la Motte. En effet, jeune fille, celle-ci vivait à Fontette, un petit village entre Bar-sur-Seine et Bar-sur-Aube, née d'une famille modeste et ruinée. Ambitieuse, orgueilleuse, séductrice et manipulatrice, elle devint très vite la maîtresse de Jacques Claude Beugnot, avocat, fils d'un notaire de Bar-sur-Aube.

Mais ses ambitions ne s'arrêteront pas là, ayant des relations avec les moines de l'abbaye de Clairvaux, elle séduisit rapidement le riche Cardinal de Rohan. Il faut dire que les mœurs de cette époque permettaient aux moines, comme aux membres les plus élevés du clergé, de coucher avec toutes les petites filles des couvents et même des environs, sans que l'on parle de pédophilie ; c'était le droit de cuissage et l'omerta religieuse ne permettait pas aux autorités civiles d'y faire régner la loi. Il faut se

^l'amante religieuse

souvenir de l'influence religieuse tenace de cette époque ; en 1785, par exemple le jour de l'assomption, un procès verbal a été adressé à tous ceux qui n'avaient pas assisté à la procession. Les pauvres, qui ne pouvaient pas payer, n'avaient pas d'autres choix que de faire semblant de croire et d'assister à toutes les manifestations religieuses.

Le cardinal de Rohan était immensément riche ; il n'hésitait pas à couvrir de bijoux sa jeune maîtresse, et celle-ci ne tarda pas à y prendre goût. Elle séduisit ensuite le neveu de son propriétaire qui la logeait, un certain Nicolas de la Motte, gendarme du roi dans la compagnie des Bourguignons. Il se fit appeler « comte de la Motte », alors qu'il n'avait aucun titre, ce qui amena notre aventurière à se faire appeler Comtesse de la Motte. Un titre qui lui convenait parfaitement car il lui permettait d'entrer à la cour du roi.

Cependant, cette super-intrigante, cette amante religieuse, descendait tout de même d'un bâtard du roi Henri II. En effet, deux siècles plus tôt, celui-ci avait épousé Catherine de Médicis et était, en plus, l'amant de la très jolie Diane de Poitiers. Il entretenait également quelques relations de passage avec d'autres maîtresses à

^l'amante religieuse

l'insu de sa femme et de sa favorite qui veillaient pourtant toutes deux jalousement. Malgré cette surveillance, 24 heures sur 24, il parvint néanmoins à rencontrer Nicole de Savigny, dame de Fontette de Beauvoir, et à lui faire un bâtard. Plus tard cet enfant vint s'installer au château de Fontette, avec sa mère, où il se maria quelques années plus tard.

C'est sa descendance au 6^o, Jacques de Saint Rémy qui va donner naissance à Jeanne de Savigny, future comtesse de la Motte et descendante du roi Henri II au 7^o. Comme elle avait un peu de sang des Valois qui lui coulait dans les veines, personne ne sera étonné de sa moralité ni de sa légèreté.

Tandis que son gendarme de mari ne gagnait pas assez d'argent à son gré, elle fréquentera de nombreux amants riches qui vont l'entretenir. Elle va ainsi mener une vie de comtesse et fréquenter les gens de la cour. Elle se rendra vite compte de son pouvoir sur la faiblesse des hommes et elle en tirera les plus grands profits.

Pour se procurer de l'argent elle eut une idée de génie. Elle persuada l'un de ses amants, le Cardinal de Rohan, que la reine, Marie-Antoinette, rêvait de posséder un collier de diamant d'une valeur inestimable, mais qu'elle ne voulait pas l'acheter elle-même pour éviter les

^l'amante religieuse

indiscrétions ; compte-tenu de sa réputation de dépensière à la cour.

Elle aurait donc choisi la comtesse comme intermédiaire pour contacter le Cardinal qui se chargerait de la transaction, à l'insu du roi. Car il fallait une personne fortunée et suffisamment discrète pour acquérir un tel joyau. Le cardinal ne sachant rien refuser à sa maîtresse et flatté de l'intérêt que pouvait lui porter la reine, s'en fut acheter le bijou et le remit en mains propres à Jeanne, (mains propres, étant une façon de parler). Dès qu'elle fut en possession du collier elle s'empressa de le confier à son mari qui en démontra les pierres et les revendit par petits morceaux pour ne pas attirer l'attention. Quand le Cardinal s'inquiéta de ne plus revoir sa belle, il comprit qu'il avait été dupé. Il essaya bien de s'informer auprès de la reine, mais celle-ci n'avait jamais commandé de collier et le cardinal fut arrêté et enfermé.

Quelques jours plus tard, un soir d'août 1785, la comtesse de la Motte est invitée en grand tralala à un dîner somptueux à Clairvaux où l'on attend un autre invité de marque, venant de Paris, l'abbé Maury. Lorsqu'il arrive enfin, quelque peu en retard, le dîner a déjà commencé et l'on s'empresse de lui demander des nouvelles de Paris. Eh bien ! rétorque l'abbé qui s'attend à

^l'amante religieuse

faire un effet : « Savez-vous que le grand aumônier de France, le Cardinal de Rohan, a été arrêté mardi, jour de l'Assomption en habits pontificaux, alors qu'il sortait du cabinet du roi ? On parle d'un collier de diamants qu'il aurait acheté pour la reine. Personne n'y comprend rien ! » Aussitôt le visage de Jeanne se décompose jusqu'à devenir de la pâleur d'une morte. Elle laisse tomber sa serviette, se lève subitement et s'élançe vers la porte. Elle saute précipitamment dans un attelage avec Beugnot qui la conduit à Bar-sur-Aube dans ses appartements. Arrivée chez elle, elle brûle plus de mille lettres et papiers compromettants.

A quatre heures du matin les gendarmes viendront l'arrêter. Quant à son mari il se précipitera en Angleterre afin d'échapper à la sentence. Jeanne fut fouettée en place publique et internée. On la marquera au fer rouge sur les épaules d'un V signifiant "voleuse". Elle se débattit tellement qu'un de ces "V" lui fut appliqué sur un de ses seins. Elle finira dans la misère, comme elle était née, avant de connaître la révolution quelques années plus tard.

Si Edith avait existé en ce temps là, elle aurait bien mérité de se faire marquer au fer rouge. Car

^l'amante religieuse

si la comtesse de la Motte était une intrigante notoire, elle n'a pas porté tord à sa famille comme le fit Edith avec autant de désinvolture.

Epilogue

Voilà donc un destin assez similaire d'une petite princesse ambitieuse qui ne reculait devant rien pour satisfaire ses caprices démesurés. Edith, tout comme Jeanne, était incapable d'aimer une autre personne qu'elle. Imbue d'elle-même, elle avait la folie des grandeurs de toutes ces parvenues qui séduisent facilement les hommes faibles et en tirent aisément le plus grand profit. Son narcissisme n'avait d'égal que son égoïsme et sa cruauté, il atteignait des sommets vertigineux. Néanmoins ce qu'elle n'avait pas prévu, tout comme Jeanne, c'était le coup imparable de la lune noire. Au lieu de s'intéresser aux différentes phases de la lune, qui ramène régulièrement tout le monde à sa place, elle s'est conduite toute sa vie comme la lune rousse, qui fait les quatre cents coups. Elle grêle, elle brûle, elle noie, elle gèle, elle sèche les terres tout comme le cœur d'Edith. Si la plupart des femmes ordinaires, comme tout un chacun, utilisent leur cul pour s'asseoir, Edith et Jeanne l'utilisaient surtout pour se coucher. Une activité

^l'amante religieuse

bien plus lucrative que de rester assise. Ayant épuisé tous les ressorts de son imagination elle dut s'avouer vaincue par cette satanée lune noire. Son père devra être placé à l'hospice, faute de toit pour l'abriter. De son côté, elle fera le vide complet autour d'elle et se retrouvera seule et à la rue. Il lui faudra accepter, contrainte et forcée, l'expulsion de la ferme et de sa maison nuptiale à son grand désespoir. Tous les fils, qu'elle essayait encore en vain de tisser, cassaient systématiquement les uns après les autres. Ses huit cuisses d'araignée, autrefois appétissantes, n'intéressaient plus personne. A sa courte honte, elle devait remettre ses minijupes, devenues caduques, dans la penderie et en ressortir de plus longues. Il était trop tard, tout le monde lui tournait le dos. Plus question, même, de demander asile à ses enfants après le mal qu'elle leur avait fait. Ses huit grands yeux de tégénaire qui lui avaient servi à guetter toutes ses victimes ne lui servaient plus à présent qu'à verser des larmes amères. Se retrouvant SDF elle finira dans un foyer d'accueil comme une clocharde. Après avoir connu le paradis des patronnes, elle connaîtra la descente aux enfers des incapables, comme elle traitait si bien son père et son mari. Et cette satanée amante religieuse aura beau se remettre à genoux, les

^l'amante religieuse

deux coudes sur son prie-Dieu et en appeler à tous les diables, ils ne répondront plus désormais. La lune noire avait fini sa course et déjà un petit croissant de lune annonçait le futur premier quartier. Les hommes recommençaient à courtiser les amantes religieuses en attendant la pleine lune. A qui le tour ?